NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR LE PAYS DE NEDJD

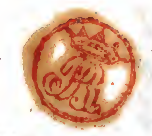
OU

ARABIE CENTRALE,

ACCOMPAGNÉE D'UNE CARTE;

SUIVIE DE NOTES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE SOUS MOHAMMED-ALY;

PAR M. E. J. D. L.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.
1823.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE

SUR

LE PAYS DE NEDJD, OU ARABIE CENTRALE,

Et sur la carte de ce pays, comprenant l'Égypte et les autres contrées occupées en 1820 par les troupes de Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte;

Pour servir à l'intelligence de l'Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly.

Le pays de Nedjd, qui fait le principal objet de la carte jointe à l'*Histoire de l'Égypte sous Mohammed-Aly*, est resté jusqu'à présent presqu'entièrement inconnu aux Européens. Il n'a pas fallu moins que l'expédition du vice-roi d'Égypte et de son fils Ibrahym-Pacha contre la secte des Wahâbys, et par conséquent que la révolution même opérée depuis plus d'un siècle par le chef de cette secte, Mohammed ebn-Abd-el-Wahâb, pour fournir l'occasion à des Européens de parcourir l'Arabie centrale et de recueillir quelques données sur la nomenclature et sur la situation des lieux. A l'exception des côtes, on a continué de remplir les cartes de la Péninsule d'une multitude de noms, rassemblés presqu'au hasard, sans autre base que les récits des Arabes, transmis plus ou moins infidèlement. Aucun voyageur moderne n'avait pénétré dans l'intérieur du pays du côté du golfe Persique; et même, du côté de la mer Rouge, on n'était pas allé à plus de trente ou quarante lieues du rivage arabique. Cependant cette vaste péninsule a une étendue de quatorze degrés en longitude : la ligne qui joint les deux golfes entre el-Qatyf et Yanbo' ne compte pas moins de deux cent-

soixante-dix lieues en ligne droite; et, de Bassorah, qui est à peu près la limite septentrionale du pays de Nedjd, jusqu'à sa limite au midi, on compte plus de deux cent-soixante lieues. A la vérité Niébuhr, dans sa description de l'Arabie, a procuré des notions sur ce pays, d'après les rapports des Arabes qui habitent les côtes; mais les six pages qu'il a consacrées au Nedjd sont absolument insuffisantes pour placer quelques positions, et encore plus pour esquisser une carte. D'un autre côté, les ouvrages publiés depuis vingt ans sur les progrès de la puissance des Wahâbys, ont fourni des lumières sur cette grande région; mais qu'il y a loin de là aux élémens de la carte même la plus imparfaite! Toute la sagacité de d'Anville, faute de matériaux, a échoué devant une si grande difficulté; aussi peut-on affirmer que la géographie de l'Arabie centrale était et même est encore presque tout entière à créer. Pour ne citer qu'un seul exemple, le chef-lieu d'el-A'âred, la ville d'el-Derre'yeh, centre de la puissance des Wahâbys, était suivant les uns à soixante, suivant d'autres à quatre-vingts, à cent lieues du port d'el-Qatyf. Sa distance à Médine, la ville sainte, était supposée égale à cent cinquante lieues. Selon d'autres, ces deux distances étaient respectivement de cent vingt lieues et de cent soixante-quinze lieues.

On traçait sur toutes les cartes une ou plusieurs rivières considérables, se jetant, après un long cours, dans le golfe Persique, et l'on plaçait une ville d'Yemamah ou Yamameh, sur une grande rivière du nom d'Aftân, comme pour établir, entre ce continent et les autres, une sorte de symétrie systématique: sans autre fondement que l'analogie, et trompé d'ailleurs par l'exagération des écrivains arabes et des anciens auteurs [1].

[1] Ptolémée compte quatre fleuves traversant l'Arabie heureuse.

On peut en dire autant des chaînes de montagnes dessinées arbitrairement sur la surface de ce continent.

On est loin sans doute, aujourd'hui même, de pouvoir combler ce grand vide de la géographie, même pour une faible portion ; mais on possède quelques itinéraires : des témoins dignes de foi ont traversé la péninsule, observé sur la route, et recueilli des informations sur les parties voisines. On connaît l'énumération des provinces, leurs limites, les bourgs et les villages principaux qu'ils renferment, et la population de chacun d'eux. La grande rivière d'Yemamah a fait place à un modeste courant qui n'est entretenu que par les eaux de pluie, et n'a d'existence que pendant une saison de l'année. Ainsi, point de rivière permanente descendant des chaînes de montagnes, soit vers un golfe soit vers l'autre ; seulement deux chaînes principales s'étendent à peu près du nord au sud, et donnent naissance à plusieurs rameaux, laissant couler entr'eux les eaux pluviales que les sables absorbent en grande partie, avant qu'elles arrivent à l'une ou l'autre mer : condition nécessaire d'un sol parsemé de déserts, environné d'une ceinture de sables, et dont le climat est sous l'influence d'une chaleur dévorante.

Si l'on est encore incertain sur la direction suivie

Diodore décrit aussi plusieurs belles rivières. Hérodote parle d'un grand fleuve à douze journées du désert, et Strabon cite aussi un fleuve situé dans l'intérieur; mais on sait qu'avant Ælius Gallus l'Arabie centrale était presque inconnue aux Grecs et aux Romains.

On y trouve peu de rivières, dit Niébuhr, et même celle qui est marquée sur la carte de M. d'Anville n'est qu'une ouâdy ou torrent, qui n'a d'eau qu'après les grandes pluies. C'est pourquoi les Arabes de cette contrée sont obligés de creuser des puits très-profonds; et cette disette d'eau y rend le labourage fort pénible. (Niébuhr, *Descr. de l'Arabie*, page 296.)

par les eaux qui passent pendant l'hiver à el-Derre'yeh et descendent de la chaîne de Toueyk, on sait du moins que leur cours se prolonge vers l'est dans une étendue de plus de quatre-vingts lieues; mais comme on ne connaît que la baie d'el-Qatyf où se décharge un courant notable durant cette saison, il paraît vraisemblable que les eaux d'el-Derre'yeh se jettent dans ce dernier. Sur plusieurs points, des eaux courantes ont été traversées à l'orient du Nedjd; leur enchaînement se dirige et conduit à la baie qu'on vient de nommer, et correspond, pour l'emplacement, au tracé d'ailleurs arbitraire de l'*aftân*, qu'on voit figurer sous le nom pompeux de fleuve dans la géographie moderne; mais en le dessinant sur la nouvelle carte, d'après ces données, nous nous sommes bornés, en attendant les futures découvertes, à marquer les points qui ont été reconnus, et à ponctuer tout le reste.

Les principales chaînes de l'intérieur, dont l'existence paraît constatée, sont les montagnes de Kharrah et celle de Toueyk. La première passe à l'orient de Médine et de la Mecque et se lie avec le Tehâmah, contrée qui sépare la mer Rouge de l'intérieur de l'Yémen. C'est à elle que paraît se rattacher *Djebel Choumer* ou *Chemmar*, lieu très-élevé du désert, à quatre-vingts lieues environ au nord-est de Médine. La seconde chaîne est à peu près parallèle à la première; elle domine les provinces d'el-A'âred et d'el-Ouechem. A la hauteur de la capitale du Nedjd, elle s'ouvre pour laisser passage au torrent dont on a parlé plus haut; cette ouverture est appelée *Chekke*. Les chaînes qui en descendent forment une enceinte escarpée dont le fond est occupé par les fertiles jardins d'el-Derre'yeh. Le mont *Salmé*, qui est à la limite septentrionale du Nedjd, auprès de la province nommée *el-Djebel*, se rattache à la chaîne de Toueyk, laquelle se

prolonge au midi vers les provinces d'*el-Aflâdj* et d'*el-Doüâcer*. C'est là que prend naissance le courant principal qui se dirige vers la baie d'el-Qatyf. Il existe d'autres chaînes secondaires, telles que celle qui descend de Médine à la mer Rouge au sud-ouest, celle de la province d'el-Qaçym et celle du pays d'el-Haçâ ou el-Ahçâ, qui avoisine le golfe Persique et qui laisse passage au torrent déjà cité plusieurs fois.

Avant de rendre compte de la composition de la nouvelle carte, il convient de donner un aperçu de la division du pays et de l'importance de chacun des lieux considérés sous le rapport géographique, renvoyant pour le reste à la description du pays de Nedjd, introduite dans l'*Histoire de l'Égypte sous Mohammed-Aly*.

On compte neuf districts avec le titre d'aqlym ou de province. Les provinces du nord et du centre sont au nombre de huit, savoir : el-Haçâ, Soudeyr, el-A'âred, el-Qacym, el-Ouechem, el-Khardj et el-Djebel ; elles sont rangées ici dans l'ordre de leur importance respective et de leur population.

Une autre province est au midi, el-Aflâdj, et du même côté sont quatre districts, avec le titre d'ouâdy ou vallée, savoir : ouâdy Chahrân, ouâdy el-Douâcer, ouâdy Soubey' et ouâdy Taslys ou Tathlyth. Les deux premières sont plus peuplées et plus considérables que la province de Soudeyr, mais sont encore inférieures au pays d'el-Haçâ, dont la population fait plus du quart de celle de tous les treize arrondissemens réunis.

On compte, à part les provinces, plusieurs villes ou gros villagesdont les noms suivent, et qui sont également classés ici selon leur population : Doramâ, el-Seleyel, el-Doucy'yeh, el-Qaçab, Zâdeq, el-Souârqyeh, el-Douâdemy, el-Cha'râ, Bessâm, Nefy, el-Henâkyeh, Saryeh,

Meskeh, A'yn el-Soueyna' et el-Roueydah. Doramâ seul passait pour avoir sept mille sept cents habitans avant la conquête d'Ibrahym-Pacha. El-Derre'yeh, chef-lieu de la province d'el-A'âred et de tout le Nedjd, en renfermait treize mille non compris les enfans. Le total de la population était compté pour environ trois cent mille, dont soixante mille, dit-on, en état de porter les armes; mais cette estime est au-dessous de la réalité, parce qu'on n'y comprend point au moins cinquante villages de second ordre, placés entre les arrondissemens du nord et ceux du midi, ou bien aux environs : il faut, d'un autre côté, faire entrer en ligne de compte les pertes causées par un siècle de guerres intestines et étrangères : sans cette considération, on aurait peine à concevoir qu'une aussi grande étendue de pays en partie cultivable fut peuplée si faiblement.

Il serait intéressant de comparer l'état actuel du pays à ce qu'il fut dans les diverses périodes de son existence; on aurait pour ce parallèle quelques ressources dans les descriptions laissées par Strabon, Diodore de Sicile, Pline et Ptolémée; mais la géographie moderne de l'Arabie est tellement différente de la géographie ancienne (malgré plusieurs coïncidences parfaitement exactes), que ce rapprochement jetterait peu de lumière sur l'objet de cette notice; notre seul but est de fixer, autant que le comportent les connaissances actuelles, les distances des lieux modernes, leur nomenclature et leurs situations respectives; c'est pourquoi nous renverrons à une autre notice la comparaison du local avec les récits des anciens; et nous entrerons en matière par la discussion des données qui ont servi à former la nouvelle carte, considérée dans ses diverses parties.

Les principales sources auxquelles nous avons puisé

sont les suivantes : 1° *pour l'Arabie*, une carte esquissée au Kaire d'après les renseignemens du cheykh Abd-er-Rahmân-el-O'qyeh, petit-fils du fameux cheykh Mohammed ebn Abd-el-Wahâb, fondateur de la secte des Wahâbys, homme instruit et connaissant à fond son pays; 2° les marches de Toussoun et d'Ibrahym pachas, pendant leurs expéditions [1]; 3° la Topographie manuscrite des environs d'el-Derre'yeh, rédigée (d'après le rapport d'un cheykh du Nedjd) par M. Rousseau, ancien consul général de France, et que m'a bien voulu communiquer un savant géographe, M. Barbié du Bocage; 4° l'histoire des Wahâbys, par M. de Corancez, ancien consul général de France à Alep et à Bagdad; ouvrage très-estimé, comme le plus complet, et qui a déjà été cité dans les notes du premier volume; 5° le Voyage de Burckhardt en Syrie, pour l'itinéraire du pèlerinage de Médine; 6° la Description du pays de Nedjd, et autres pays voisins, par Niébuhr; 7° les cartes de lord Valentia et du vice-amiral Rosily, pour les côtes de la mer Rouge, ainsi que celles que nous avons publiées dans le *Voyage de M. Cailliaud à l'oasis de Thèbes et dans les déserts de la Thébaïde;* 8° une Carte manuscrite de M. Raymond, ancien consul de France, pour les détails du pachalik de Bagdad; carte dont nous devons aussi la communication à M. Barbié du Bocage.

Le *Golfe Arabique* de d'Anville nous a fourni quelques ressources pour la partie maritime, mais aucun secours pour l'Arabie centrale. En consultant les archives des affaires étrangères, nous avons pu nous convaincre que ce

[1] Il est à regretter que l'officier français Vaissière, qui était attaché à l'expédition d'Ibrahym-Pacha, n'ait pas fait parvenir en Europe une carte dressée par lui-même, avec tous les secours qu'ont pu lui fournir ses connaissances et sa position personnelles.

grand géographe a été privé de matériaux pour cette partie de sa carte d'Asie, et qu'il a été presque réduit à l'autorité des récits des Arabes. Ce dépôt renferme des études de la main de d'Anville, relatives aux parties voisines du golfe Persique [1]; d'autres faites pour le Voyage de Thévenot; enfin une carte uniquement construite d'après la description de l'Arabie, par Abou-l-Fedâ, et par conséquent remplie d'erreurs considérables. Nous ne parlerons pas d'un grand nombre de cartes anciennes, gravées et manuscrites, hollandaises, anglaises, françaises, etc., conservées soit dans les mêmes archives, soit dans celles du dépôt de la marine, que M. de Rossel a eu la complaisance d'ouvrir à nos recherches, et qui prouvent que depuis Ortelius jusqu'à d'Anville et plus tard, non-seulement la géographie de cette contrée a fait peu de progrès, mais encore que les géographes ont continué de copier les cartes de leurs prédécesseurs, et même d'y conserver des noms anciens tirés de Ptolémée, placés presqu'au hasard sur cette grande superficie; commençant ainsi par où il fallait finir. L'*Atlas turc*, en vingt-sept cartes, imprimé à Constantinople, avec une description succincte, ne fournit aucune connaissance nouvelle. Enfin, les réflexions de Pinkerton, dans sa géographie, ont fixé notre attention, et quoiqu'il n'ait pas éclairci les difficultés du sujet, on lui doit de les avoir signalées.

Dans une pareille matière on ne pouvait négliger le secours de ceux des auteurs arabes qui ont écrit dans un temps où la péninsule était plus peuplée et plus florissante, savoir le géographe de Nubie el-Edricy, qui a consacré à l'Arabie plusieurs passages intéressans;

[1] *Voyez* la carte du golfe Persique, par d'Anville, publiée dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXX.

Abou-l-Fedâ, qui a écrit *ex-professo* une description, dans laquelle il cite une foule d'écrivains; les tables des positions géographiques du même Abou-l-Fedâ, d'Ulug-Beg et de Nassir-ed-Din; enfin la Géographie turque ou le Dgihan Numa, par Kiatib Tcheleby.

La petite portion de la péninsule baignée par le golfe Persique, et comprise dans la carte, est tirée en partie de la carte manuscrite de M. Raymond. Bassorah étant liée avec el-Qatyf, et sa position bien déterminée, on a tracé la côte occidentale depuis el-Koueyt, d'après Niébuhr; mais il faut être averti que toute cette côte est mal connue, ou plutôt inconnue tout-à-fait, à l'exception des îles Bahreyn, *Aoual* et *Samak*, et des rivages voisins. Les nombreuses cartes que nous avons consultées montrent toutes le même vague dans cette partie du golfe, même celles du temps où la pêche des perles était dans la plus grande activité. D'immenses bancs de sables occupent ces côtes, peut-être ils en interdisent l'approche aux vaisseaux européens; cependant il est difficile à croire que les navigateurs anglais ne les aient pas reconnues.

Pour l'Égypte et la Nubie, nous avons fait usage, 1° du grand atlas géographique publié par la commission d'Égypte, et rédigé par le colonel Jacotin : ce grand travail, appuyé sur une multitude d'observations astronomiques, a une réputation qui dispense d'entrer dans aucun détail; 2° d'une petite carte publiée en 1822, pour l'intelligence des Voyages de M. Frédéric Cailliaud, et extraite d'une carte manuscrite à plus grande échelle, communiquée à l'académie des inscriptions et belles-lettres, à l'appui d'un mémoire sur l'*empire de Méroé*; 3° d'une carte du colonel Leake, jointe au Voyage de Burckhardt en Nubie; 4° d'une carte insérée dans le

Voyage de MM. Waddington et Hanbury, pour la partie comprise entre Ouâdy-Halfa ou la seconde cataracte et le mont Barkal; le reste est à peu près conjectural. On doit attendre la publication des découvertes du célèbre voyageur nantais pour fixer le cours supérieur du Nil. M. Cailliaud, qui a suivi le fleuve presque pied à pied, a rapporté non-seulement des observations de latitude et de longitude en très-grand nombre, mais encore des détails topographiques qui paraissent laisser peu à désirer. D'ailleurs son grand travail, si précieux pour la géographie et les antiquités, embrasse tout le pays compris entre le 24[e] et le 10[e] degré de latitude [1]. Nous bornons ici l'énumération des sources de la carte nouvelle, nous réservant d'entrer dans d'autres détails, en expliquant l'usage que nous avons fait de ces matériaux.

I. *Distances principales.*

Dans la description du deuxième et du troisième climat (5[e] et 6[e] parties), le géographe de Nubie rapporte la mesure de plusieurs intervalles principaux des lieux de l'Arabie, exprimés en stations; pour évaluer cette mesure commune, nous partirons de la position de Bassorah, qui est aujourd'hui bien connue.

Les îles Bahreyn, mal placées dans la carte du golfe Persique par Niébuhr, ont pour latitude, comme el-Qatyf, 26° 20′ environ. Au temps d'el-Edricy, le nom de *Bahreyn*, aujourd'hui restreint, par les Européens, aux îles Aoual et

[1] Ce n'est que lorsque M. Cailliaud aura publié ses observations, qu'on pourra posséder une carte exacte; en attendant, le lecteur pourra suivre la marche d'Isma'yl-Pacha en Nubie, à Sennâr et dans les pays du sud, soit sur la carte nouvelle, soit sur la carte publiée à Paris en 1822.

Samak, et d'autres pluspetites, appartenait à un grand pays au sud d'el-Qatyf : cette ville importante en était le lieu principal. C'est pourquoi l'on ne peut pas toujours faire partir de ce dernier point les grandes distances comptées par cet auteur, à partir de Bahreyn. De *Bassorah* à Bahreyn, il y a une route très-fréquentée, dans un pays désert; el-Edricy y compte onze stations, et de Bahreyn à Médine, vingt [1]. Si l'on mesure la première distance en ligne droite, on trouve sur la nouvelle carte, par chaque station, une valeur de 27 minutes $\frac{1}{4}$; et ce sera encore la même valeur, si on la calcule d'après l'espace qui sépare el-Qatyf de Médine. Cette valeur répond a environ douze heures de marche des caravanes. En la vérifiant sur d'autres intervalles donnés par el-Edricy pour le continent arabique, on y trouve la même justesse; par exemple, les vingt-cinq stations de la Mecque à Bahreyn [2], se retrouvent sur la carte, où, à la vérité, la Mecque occupe une position différente de celle qu'on lui assigne communément [3]; il en est de même de Médine.

Ces mêmes lieux, Médine et la Mecque, sont séparés, suivant el-Edricy, par un intervalle de dix stations en suivant la voie la plus courte; car il y a une autre route oblique, à travers des montagnes, en quatorze stations. Ces distances donnent des journées de huit heures seulement, supposant la station identique avec la journée. Il donne encore un compte de deux cent soixante-dix *milles* dans le même intervalle, en suivant, à peu de distance, les bords de la mer Rouge pendant plus du tiers de la route; on en trouve deux cent soixante-quinze dans la

[1] Géograph. nubiens. Paris, MDCXIX, p. 121.

[2] *Ibid*, p. 45.

[3] D'après des données particulières. *Voyez* plus bas.

carte nouvelle, en passant par Râbagh, Safrâ et les puits de Djedaydeh; cela confirme la position qu'occupent dans cette carte les villes de Médine et de la Mecque.

II. *Limites du Nedjd.*

L'énumération que nous avons faite au commencement, des provinces et vallées comprises dans la contrée de Nedjd, détermine suffisamment ses limites actuelles, telles qu'on les connaît aujourd'hui d'après l'opinion du cheykh A'bd-er-Rahmân, petit-fils du fondateur de la secte des Wahâbys; mais il ne faut pas croire qu'elles aient été les mêmes à toutes les époques. Le mot de Nedjd نجد vient de نَجَدَ qui signifie en général *être élevé*, et s'applique spécialement à la partie supérieure de l'Arabie, opposée à celle qui est plus basse et qu'on appelle Tehâmah تهامه [1]; aussi applique-t-on à plusieurs pays le nom de Nedjd. Telle est la cause qui fait que ces limites varient suivant les auteurs. Abou-l-Fedâ, qui divise en cinq parties l'Arabie, définit ainsi la première, d'après Abi-Bekr: « *Nagd est le pays situé entre al-Hedjâz et « al-Irac;* et la seconde: *Orud est l'Yamamah jusqu'à « al-Bahrain* [2]; et il ajoute: Nag'd est un lieu célèbre « sur lequel on n'est point d'accord; la plupart disent que « c'est le nom d'une contrée élevée qui sépare al-Yemen « de Tahâmah et al-Irac de al-Châm (la Syrie). Selon « Allebab, c'est un pays qui s'étend des limites d'Alya- « mamah presque jusqu'à Médine, et qui se prolonge « des environs d'el-Basrah jusqu'au-dessus d'al-Bahrain.

[1] Dictionn. de Golius, *in voce* نَجَدَ.

[2] Descript. de l'Arabie, par Abou-l-Fedâ, p. 5, Geogr. veter. script. græc. min., t. III.

« Enfin plusieurs savans prétendent que dans la division « de l'Arabie, Médine appartient au Nag'd et la Mecque, « au Tahâmah-Alyaman. »

Selon la géographie turque, l'Arabie se divise en douze parties; le Nedjd de Yemen est la troisième; Arond, la quatrième; le Nedjd du Hidjiaz, la dixième; Iâmameh, la douzième. Le Nedjd du Hidjiaz comprend le Nedjd-A'ârîdh, vaste pays traversé par la montagne connue sous le nom de Djebel el-A'ârîdh, aujourd'hui Imariïeh, qui commence à trois jours de la Mecque, et qui n'a que deux passages, à Ainiëh et Derriïeh [1]; on dit que ce pays comprend trois mille villages [2].

Nous n'entrerons pas dans la discussion de ces passages, c'est sur la carte qu'il faut en voir l'application; cet examen fera aisément apprécier leur plus ou moins de justesse, et l'on reconnaîtra que le Nedjd est exactement l'Arabie centrale, s'étendant à l'est et à l'ouest jusqu'à peu de journées des côtes. Ce grand pays, dit Niebuhr, s'étend à l'occident, depuis Lahsa ou Hadjar et depuis l'Iraq d'Arabie jusqu'à l'Hedjâz, et depuis le nord de Yemen jusqu'au désert de Syrie. Cette délimitation est conforme à l'observation précédente et à la ligne que nous avons tracée sur la carte d'après le cheykh Abd er-Rahmân. Cependant Niebuhr n'y compte que deux districts principaux, el-A'âred et el-Khardj, et selon lui le Khardj est sur les confins de l'el-Yemen [3].

[1] Version manuscrite du *Dgihan-Numa*, par Armain, déposée à la bibliothèque du Roi, et dont M. Barbié du Bocage possède une copie qu'il a eu l'extrême obligeance de nous communiquer. *Voyez* p. 279 de cette copie. On reconnaîtra ces détails sur la carte; ils confirment la justesse des renseignemens fournis par le cheykh Abd-er-Rahmân, et qui ont servi à la composer.

[2] Ou plutôt trois cents.

[3] *Voyez* à ce sujet l'article suivant et l'article XIII.

Un tableau assez exact du Nedjd, communiqué par M. Silvestre de Sacy, a été inséré dans l'histoire des Wahabys par M. de Corancez; il renferme sept départemens, savoir: Djauf, Djebel, Qacym, Ouechem, Soudeyr, Khardj et Dreyeh (ou A'âred): selon notre carte, il faut y ajouter el-Haryq, el-Aflâdj et quatre *ouâdy*. Quant au premier, il manque dans notre liste, comme on le verra dans la nomenclature qui termine cette notice, article XIII.

III. *El-Yemâmeh.*

On peut d'après ces données chercher la position d'el-Yemâmeh, sur laquelle diffèrent les géographes arabes, et à plus forte raison les modernes. On en trouvera la raison si l'on considère que c'est à la fois le nom et d'une ville et d'un pays; c'est à quoi l'on n'a pas fait assez d'attention. Après avoir donné l'itinéraire de Iamama à la Mecque en *dix-huit* stations, dont la première est *Aardh*, el-Edricy ajoute qu'il entend par Aardh, la rivière d'Aftan, qui coupe l'Iamama en deux, *quod secat Iamama à summo ad imum* [1], et ailleurs, il nous apprend que le pays d'Iamama confine au nord-ouest avec le pays d'O'mmân. Dans un autre passage, il compte *vingt-une* stations entre Iamama et la Mecque, et vingt-cinq entre la Mecque et Bahreyn, comme on l'a vu plus haut. Ces deux nombres, vingt-un et dix-huit, sont dans le rapport des journées de dix heures et des journées de douze; ils conduisent tous deux vers un point situé à quarante-cinq lieues à l'est d'el-Derre'yeh, à égale distance de cette ville et d'el-Qatyf; tandis qu'une ville d'Yemâmah paraît avoir été

[1] *Voyez* Geogr., nub., page 55. L'auteur parle de treize villes sur cette rivière; Salamia est une de ces villes. *Voyez* ci-dessous, article IX.

bien plus au sud. Le même point est encore indiqué par une distance de quinze stations entre Bassorah et Iamama, que rapporte el-Edricy. On explique cette position septentrionale d'Yemâmah en admettant qu'il s'agit dans ces passages des limites du pays de même nom [1].

Selon Abou-l-Fedâ, Alyamamah fait partie d'el-Aroud; l'Oroud ou l'Aroud est le pays d'Alyamamah jusqu'à celui d'el-Bahrain; les villes d'Alyamamah, el-Ahsâ et Yabryn sont disposées en triangle, dont la première occupe le côté occidental, la deuxième le côté oriental, et la troisième le côté du midi [2]. Malheureusement cette description manque de précision, et elle ne suffit pas pour lever l'incertitude qui existe sur la position de la première de ces villes; c'était, dit Abou-l-Fedâ, une ville plus petite que celle du prophète (Médine), située dans une région montagneuse du désert, plus riche en palmiers que les autres lieux de l'Hedjâz. Sa distance à Basrah était de seize stations : c'est à peu près ce que dit el-Edricy (*Voyez* plus haut). Ce qui suit prouve que le pays de ce nom était très-étendu : « Quelqu'un qui « a vu *de notre temps* l'Yamamah, rapporte qu'il est peu « habité et possède un petit nombre de palmiers. Il ren- « ferme une vallée très-profonde appelée al-Charg (el- « Khardj) : Yamamah est situé dans une plaine. Al-Charg « est un lieu du même pays, avec beaucoup de villages « et très-riche en grains. »

Or nous savons à présent qu'el-Khardj est une pro-

[1] Selon la Bibliothéque orientale de d'Herbelot, quelques auteurs font de l'Iamama une petite province; la ville est éloignée de Bassorah de dix-huit journées.

Il est nécessaire de suivre sur la carte toute cette discussion géographique, dont le sujet est nécessairement très-aride.

[2] *Voyez* ci-dessous, article IX.

vince au S. E. d'el-A'âred. Ainsi toutes les données coïncident et font penser que l'ancien pays d'el-Yemâmah, selon Abou-l-Fedâ et el-Edricy, se formait des provinces qu'on appelle maintenant el-A'âred et el-Khardj; Soulemyeh ou Salemia en faisait partie. Il ne résulte pas encore de là une position précise pour le chef-lieu; mais el-Derre'yeh, par son importance, paraît avoir pris sa place.

Al-Ahsa et el-Qatyf, dit Abou-l-Fedâ, sont à quatre stations environ d'al-Yamâmah; c'est ce qu'on trouve en effet sur la nouvelle carte. C'est donc par un concert de témoignages qu'on est conduit à placer el-Yamâmah entre le 25e et le 26e parallèle. Mais comment concilier ce résultat avec la latitude des tables d'Ulug-Beg et de Nassir-ed-din? Les unes et les autres s'accordent à donner 23 degrés à Yamâmah, et, ce qui est bien plus difficile à expliquer, celles du même Abou-l-Fedâ donnent à cette position (par un terme moyen) 21° 30', tout en disant qu'al-Yamâmah est dans al-Aroud (nous ne parlons pas des longitudes, dont on ne peut faire aucun usage). On doit être d'autant plus surpris de cette différence, que les tables de ces trois auteurs donnent à la Mecque une latitude qui approche de la véritable: l'une 21° 20', et les autres, 21° 40'; et même le terme moyen des latitudes rapportées par Abou-l-Fedâ, d'après Ebn-Saïd et d'autres écrivains arabes, est de 21° 26', ce qui est bien près de 21° 28', position vraie du lieu.

D'un autre côté, si l'on compare dans les tables d'Abou-l-Fedâ la position d'al-Yamâmah avec celles d'el-Qatyf, on trouve que la différence en latitude est de 1° 5': elle correspond de la manière la plus exacte avec l'emplacement déterminé plus haut, c'est-à-dire que la latitude d'el-Qatyf et d'el-Yamâmah seraient toutes deux affectées d'une erreur fortuite, de près de 4 degrés. Quant aux

tables de Nassir-ed-Din et d'Ulug-Beg, elles donnent aussi à el-Qatyf une latitude trop petite, et elles en éloignent Yamâmah de 2 degrés au sud, ce qui s'applique probablement à la limite sud de la contrée de ce nom, vers la province actuelle d'el-Haryq.

Consultons encore pour cette position le Dgihan-Numa ou Géographe turc, autorité qui a servi à d'Anville pour fixer plusieurs parties des côtes arabiques. « Yemameh « portait autrefois le nom de *Dgew;* il est situé dans un « vallon qui porte le nom de *Kharedj*, dans lequel sont « situés beaucoup de villes et de villages. Le blé et l'orge « de Yemameh sont renommés, son eau est excellente..... « Il coule dans ce pays trois rivières qui ont leurs sources « dans la montagne de Ram;.... Yemameh est aussi le « nom d'une ville du pays des A'valii, située dans le « désert..... Yemameh est à six journées de Lahsa et à « trois de Iebrin; on y voit un palais et un château-« fort [1]..... Hadjer (ou Bahrayn [2]) est à une journée d'Ye-« mâmah. »

Voilà encore un témoignage qui semble identifier le pays d'Yemâmah avec celui de Khardj : une distance de six journées jusqu'à el-Haçâ conduit jusqu'à la limite ouest d'el-A'âred; mais celle d'un jour jusqu'à Bahrayn est inverse de la réalité, puisque ce dernier pays est plus à l'est qu'el-Haçâ. On voit aussi que le nom d'Yemameh a appartenu à deux positions.

Nous conclurons du rapprochement de tous ces témoignages des auteurs arabes, 1° que les diverses positions assignées à el-Yemâmah s'appliquent les unes au pays, les autres à la ville de ce nom; 2° qu'il paraît corres-

[1] Extrait de la version manuscrite du *Dgihan-Numa*. *Voyez* p. 314 de la copie appartenant à M. Barbié du Bocage.

[2] *Ibidem*, p. 295.

pondre aux provinces d'el-Haryq, d'el-Khardj et d'el-A'âred, compris l'espace qui sépare el-Haçâ des deux dernières; 3° qu'il y a eu peut-être deux villes de ce nom, l'une au sud et l'autre au nord. El-Derre'yeh, ville de construction nouvelle, a sans doute succédé à ces places importantes. Nous avons placé la première conjecturalement vers le 24e degré de latitude.

On ne peut donc souscrire à l'opinion de Pinkerton, qui soupçonne que l'existence de la ville et de la province d'Yamâmah est chimérique (*mere fictions*[1]), et pense qu'on devrait les bannir des cartes, ainsi que la rivière d'Aftan. Le géographe anglais, frappé de la ressemblance des mots Ayaman et Yamama, présume qu'on les a confondus, et il croit expliquer ainsi les difficultés que présente la position de ce dernier endroit, placé par les auteurs à l'est de la péninsule, tandis que Niébuhr le porte tout-à-fait à l'ouest, dans un pays de Kerjé, confinant à l'Yemen; mais ce serait confondre sans motif *Ayaman* avec *al-Yemen*. Il est vrai que ce voyageur met Kerjé (sans doute le Khardj) à l'est de l'Hedjâz et de l'Yemen, et y place la ville d'Amamé ou Imamé : l'erreur qu'il a commise est le résultat des informations vagues transmises par les Arabes. S'il y a quelque chose de constant, c'est que la province de Khardj est dans la partie orientale du Nedjd et de l'Arabie; telle est aussi la position d'Yemâmah. D'Anville ne s'est donc pas trompé en mettant ce lieu dans le Khardj ou l'A'âred, et dans l'est. Ce qui paraît probable, c'est que Niébuhr, trompé par la consonnance, a confondu lui-même les mots *el-Yemen* et *el-Yemâmah* appelé par quelques au-

[1] *Pinkerton's modern geography*, the third edition. London, 1811, p. 57 et suiv.

teurs *Yamanah* (*voyez* les tables d'Ulug-Beg et de Nassir-ed-Din), et qu'il a, par suite, pris l'une pour l'autre, des positions qui sont éloignées par un immense intervalle. Cette explication est infiniment plus simple que l'erreur énorme de 7 degrés en latitude, dont Pinkerton accuse d'Anville bien mal à propos. La même remarque s'applique à Salemia, ville du Kerjé, selon Niébuhr, et sur les frontières de l'Yemen. C'est encore aujourd'hui un gros village du Khardj, appelé *el-Soulemyeh*. Ainsi notre d'Anville a raison à son tour, et contre le voyageur danois et contre le géographe anglais : pareille chose lui est arrivée plus d'une fois [1].

IV. *El-Qatyf*, *Bahreyn*, *el-Haçâ*.

Les recherches qui précèdent reposant sur la position d'el-Qatyf, nous devons rendre compte des données sur lesquelles s'appuie cette position. On est surpris de voir quelle variation en longitude elle présente selon les différentes cartes ; si l'on s'en rapporte à Niébuhr, cette longitude est de 45° à l'orient de Paris ; selon la carte d'Asie de d'Anville, de 45° 50' ; suivant la carte d'Arabie par Bonne, 47° environ, et selon les cartes les plus récentes 47° 20', sans parler des longitudes de 74° et 73° 55' rapportées dans les tables d'Ulug-Beg, de Nassir-ed-Din et d'Abou-l-Fedâ ; cependant ce point important doit fixer, avec Yanbo', la distance des deux mers intérieures qui baignent la péninsule arabique.

Abou-l-Fedâ et le géographe turc comptent l'un et l'autre deux jours d'el-Qatyf à el-Ahça, et six à Bassorah ;

[1] Cette remarque n'ôte rien au mérite des observations de Niébuhr : il avertit lui-même qu'il faut distinguer les informations procurées par les Arabes de celles qui sont prises sur les lieux mêmes.

el-Edricy donne aussi deux jours d'el-Ahça à el-Qatyf; ces journées doivent être comptées chacune pour deux [1]. La longitude de 47° environ pour el-Qatyf satisfait à ces conditions : en l'adoptant on trouve le rapport de 2 à 6 (ou de 4 à 12) entre les distances de ce point à Bassorah et à el-Hofhouf, chef-lieu d'el-Haçâ. La latitude sera de 26° 20' environ comme celle de Bahreyn. Niébuhr porte ce lieu trop au nord d'un degré et trop à l'ouest de 2° 30' et même 45'. La position de d'Anville était plus exacte, mais encore trop à l'ouest de près de 2 degrés. Il n'entre pas dans le plan de cette notice de décrire el-Qatyf et ses environs : on trouvera sur ce lieu des détails intéressans dans les auteurs arabes et dans un des articles suivans. Au temps d'Abou-l-Fedâ, c'était une ville plus grande qu'el-Haçâ; elle avait une enceinte, un canal et quatre portes; à une demi-station, à l'est, était la ville de Tarout, pays abondant en vignes. On suppose sans preuve qu'el-Qatyf répond à l'ancienne Gerra, par où se faisait jadis le commerce de l'Afrique avec les Indes [2].

Le nom de Bahreyn, qu'on applique aujourd'hui seulement aux îles célèbres par la pêche des perles, appartient (selon les Arabes) à un pays maritime assez étendu, dont el-Qatyf occupe la limite septentrionale. Ceux qui ont ainsi appelé ces îles, n'ont pas fait attention à l'origine du nom de Bahreyn, qui indique une position entre *deux mers;* le géographe turc nous l'apprend.

[1] En effet, el-Edricy compte onze stations de Bahreyn à Bassorah; ce qui est exact; *Voyez* plus haut. D'Anville, en plaçant une ville de Lahsa à 1° 25' au sud d'el-Qatyf, faisait la même rectification.

[2] La latitude de Ptolémée, 23° 20' repousse cette supposition; celle de Niébuhr, qui place Gerra à Qreyn (dont la latitude est de 29° 40'), est encore plus inadmissible.

« Hedger ou Bahreyn est le pays situé entre le golfe « Persique et le lac voisin d'el-Ahça. » Niébuhr ignorait cette origine. Il n'a pas pu découvrir, dit-il, pourquoi chez les étrangers elles portent (les îles) le nom de Bahrein, qui signifie *les deux mers* [1].

D'Anville a tracé, sur une carte manuscrite de la partie occidentale du golfe Persique, faite pour le voyage de Thevenot, un canal venant de Bassorah et joignant el-Qatyf, dans une étendue de quatre-vingts lieues de long; nous ignorons sur quoi il s'est appuyé. Toutes les descriptions parlent du pays qui sépare ces deux villes comme d'un sol désert, fréquemment parcouru par les caravanes : deux circonstances qui ne nous ont pas permis de figurer le canal sur la nouvelle carte. M. Raymond, qui était attaché à l'expédition du pacha de Bagdad contre les Wahâbys, en aurait eu connaissance; et, en second lieu, les bords de ce canal seraient habités. El-Edricy parle seulement de quelques cabanes disséminées dans ce grand désert, et occupées par les Arabes A'mer-Rabia'.

Selon Abou-l-Fedâ, on compte quinze jours (ou plutôt vingt-cinq) de Médine à al-Bahrein, et dix à la Mecque. Cette proportion conduit juste au pays maritime qui est au sud-est d'el-Qatyf. Al-Bahrein, dit-il, est un pays très-fertile en dattes, appelé aussi du nom d'*Hagiar*, qui n'est pas celui d'une ville; mais el-Edricy prétend qu'el-Ahçâ, Qatyf, el-Hagiar, sont des villes de Bahreyn.

Niébuhr considère les noms d'el-Haçâ et d'el-Hadjâr comme appartenant à un même pays [2], lequel renferme el-Qatyf et Qatar, et s'étend au nord jusqu'à el-Koueyt ou Qreyn, port assez important et peu éloigné des bou-

[1] *Descr. de l'Arabie*, p. 284.

[2] *Descr. de l'Arabie*, p. 293 et suiv.

ches de l'Euphrate; mais il est en contradiction avec les auteurs déjà mentionnés. El-Haçâ, d'après le cheykh Abd-er-Rahmân, est une dépendance du Nedjd et ne s'étend pas jusqu'à la mer; c'est le pays de Bahreyn (autrement el-Hadjar) qui est la partie maritime et dont dépend el-Qatyf. Quant à el-Koueyt, ville si reculée dans le nord, elle n'obéit point aux chefs de Bahreyn ou el-Hadjar, mais sa population en est originaire : on peut au reste voir dans Niébuhr une histoire détaillée de ce pays et des dominations successives sous lesquelles il a passé.

Nous trouvons dans Abou-l-Fedâ, au sujet d'*el-Ahçâ*, l'explication de la différence qu'on a pu remarquer entre l'orthographe du cheykh Abd-er-Rahmân [1] et celle des auteurs arabes, suivie aussi par Niébuhr. « *El-Ahsa*, « dit le géographe arabe, est une ville abondante en pal« miers et en eaux courantes; ses sources sont très-chau« des; el-Ahsa est à deux stations au couchant d'el-Qatyf « en tournant vers le sud : ce nom est le pluriel de *Hasa* « حسا. C'est un terrain de sable dans lequel l'eau pénètre « jusqu'à ce qu'elle rencontre la terre ferme et s'y arrête. « Les Arabes le creusent et y puisent l'eau. Ahsa n'a point « d'enceinte murée, etc. » Le mot Haçâ se rapporte en effet à un terrain imbibé d'eau. Il est donc constant que ce pays ne doit pas être confondu avec celui de Bahreyn.

Hofhouf est aujourd'hui le lieu principal d'el-Haçâ. Il paraît qu'il existe une ville plus au nord, vers Iouniah, là où est un lac avec un courant qui se jette dans le golfe Persique. Cette position est en effet à deux stations d'el-Qatyf, et leur différence en latitude est d'un degré,

[1] Le cheykh Abd-er-Rahmân a écrit sur la carte esquissée au Kaire : اقليم الحسا, *province d'el-Haçâ.*

comme elle est marquée dans les tables d'Ulug-Beg et de Nassir-ed-Din, bien que les latitudes absolues y soient fautives de plus d'un dégré. Mais il n'existe aucune raison d'affirmer, comme l'a fait Pinkerton, qu'il y a actuellement une grande et belle ville de Lahsa, capitale de la province de ce nom : le contraire paraît démontré [1].

V. *El-Derre'yeh, chef-lieu d'el-A'âred, et capitale du Nedjd.*

C'est aux guerres entreprises par la Porte pour soumettre les Wahâbys qu'on doit de connaître l'importance d'el-Derre'yeh. Cette ville, indiquée par les cartes comme un simple village, par la raison qu'elle n'était presque rien au temps d'Abou-l-Fedâ qui a guidé les géographes modernes, possédait avant l'expédition d'Ibrahym-Pacha une population d'au moins treize mille habitans. Situé au fond de la fertile vallée dite Ouâdy-Hanyfeh, arrosé par les eaux d'un courant assez considérable, dont le cours, pendant la saison pluvieuse, s'étend jusqu'à plus de quatre-vingt lieues, riche en fruits et en moissons, le territoire de cette ville a encore l'avantage d'une forte position. On n'y arrive du côté de l'ouest que par une étroite coupure de la montagne appelée *el-Chekke :* ce lieu est escarpé et facile à défendre, quel que soit le nombre des assaillans. C'est au plan qu'a dressé M. Rousseau, ancien consul général de France, d'après les renseignemens d'un cheykh attaché à l'émyr So'oud, que nous sommes redevables de ces indications précises.

[1] Une ville d'*el-Ahsa* est placée sur beaucoup de cartes, à l'E. S. E. d'el-Qatyf et sur le bord du golfe Persique. Nous ignorons d'après quelle autorité.



Le lecteur, en y jetant un coup-d'œil, aura une idée nette de la topographie du pays, qui jusqu'à présent était restée tout-à-fait inconnue. Aussi nous sommes-nous empressés de l'introduire dans notre carte, du consentement de M. Barbié du Bocage, et après avoir d'abord fixé le plus exactement que nous avons pu la position de la capitale du Nedjd.

Dans la carte de d'Anville, *Deraieh* est à 7° 45' (d'un grand cercle) de la ville d'Yanbo', à 2° 40' d'el-Qatyf ou du golfe Persique, et à 4° 40' de Bassorah : dans les cartes plus récentes, ces distances sont respectivement de 8° 30', 3° 10' et 6°. Mais d'après les données exactes de la carte nouvelle, il y a d'el-Derre'yeh à la mer Rouge 7° 30'; au golfe Persique, 3° 25', et à Bassorah, 5° 20' : ainsi d'Anville plaçait ce lieu trop près de Bassorah et aussi du golfe Persique. Il est à peu près à cent lieues des limites des provinces extrêmes, el-Qacym, el-Djebel, el-Aflâdj, et de Bahreyn, et par conséquent il occupe le centre même du pays.

Les renseignemens du cheykh Abd-er-Rahmân, placent el-Derre'yeh à deux cents lieues, de vingt-cinq au degré, d'Yanbo' en ligne droite, et la ligne de route suivie par les troupes de l'expédition, ligne très-sinueuse, contient deux cent-cinquante-cinq lieues. Cette route passe par Médine, el-Rass, A'neyzeh et Chaqrâ ; c'est celle qu'on voit tracée sur la nouvelle carte ; la position en longitude est donnée par cette distance, el-Derre'yeh étant sous le

[1] On a vu dans la relation qu'el-Derre'yeh était composée de cinq bourgades entourées d'une enceinte, que Ghacybeh et Tourfyeh en sont des dépendances, et que Toureyf était la résidence d'Abdallah, le dernier émyr des Wahâbys. Au mois de septembre 1819, la ville a été presque entièrement détruite par les ordres d'Ibrahym-Pacha.

Le nom de *Bâten*, donné au courant qui l'arrose, est un nom générique ; Ouâdy-Hanyfeh paraît être le véritable nom de la vallée.

parallèle de Médine : et cette position, confirmée encore par la distance du lieu à el-Qatyf, est de 44° 10' à l'orient de Paris. Quand à la latitude, il résulte tant de l'itinéraire des troupes que de nos calculs et des élémens de la construction de la carte, qu'elle ne peut être éloignée de 25° 15' : si on l'augmentait, cette ville serait trop voisine d'el-Qatyf; si on la diminuait, elle serait trop près de la mer Rouge. (*Voyez* la conclusion.)

VI. *Médine, Yanbo', Yathrib.*

La position exacte de Médine importe à la géographie à plusieurs égards; outre que c'est un point auquel sont liés les itinéraires des pèlerins qui viennent de l'Afrique (par l'Égypte et la Nubie) et de la Turquie européenne et asiatique (par la Syrie), on ne peut, si l'on n'en connaît pas bien l'emplacement, suivre les descriptions des auteurs arabes. C'est d'ailleurs la limite du Nedjd à l'occident, et nous avons dû nous efforcer d'obtenir à cet égard quelque chose de plus précis que ce que donnent les cartes modernes. Aucun européen n'a fait à Médine d'observations astronomiques; l'on a continué de placer la *ville du prophète* à une trentaine de lieues en ligne droite d'Yanbo'. Selon d'Anville, cette distance est de vingt-quatre lieues seulement, la latitude de Médine est de 24° 40', et sa longitude, de 35° 5'. Niébuhr l'a placée au parallèle de 24° 20'.

M. Badia (plus connu sous le nom d'*Aly-Bey*), qui a fait des observations astronomiques en Arabie, n'a malheureusement pas pu observer à Médine; sa montre marine lui fut enlevée par des arabes Wahâbys, précisément comme il s'y rendait; mais il a du moins rapporté des distances qui contribuent à rectifier la longitude trop

faible, constamment adoptée sur les cartes. Il place Médine à quatre nuits de chemin ou quarante-quatre lieues d'Yanbo'; on suit, pour y arriver, la direction de l'E. ¼ S. E., et celle de l'est ¼ N. E. Djedaideh est sur cette route; la distance d'Yanbo' à ce point est de vingt-huit lieues, et de là à Médine, seize lieues. Aly-Bey en conclut une différence en longitude de 2° 40' : cette différence est bien trop grande, elle pêche autant par excès que celle des cartes par défaut; peut-être a-t-il voulu dire 1° 40'. C'est de la route même d'Aly-Bey que nous sommes partis pour fixer la longitude de Médine à environ 37° 43', c'est-à-dire à 1° 36' à l'est d'Yanbo'. On verra, par cette position, Médine plus rapprochée de son port actuel que d'aucun autre point de la mer Rouge, comme cela est naturel; tandis qu'on voit le contraire sur les cartes.

La latitude de cette ville n'est pas moins défectueuse dans les cartes actuelles. Les uns placent cette ville presque sous le parallèle d'Yanbo', d'autres un peu au sud, d'autres enfin dans le nord, et ces derniers, parmi lesquels il faut compter d'Anville, sont le plus fondés en raison. C'est par l'examen de la route de l'expédition d'Ibrahym-Pacha, qu'on parvient à ce résultat : cette route s'élève beaucoup dans le nord, elle passe par la province d'el-Qacym, dont les distances à Médine et Yanbo' d'une part, et à el-Derre'yeh de l'autre, exigent sur la carte un grand développement; enfin la ligne de Médine à Yanbo' est aussi plus longue qu'on ne le pensait avant le voyage d'Aly-Bey. Ces divers motifs servent de base à la détermination de Médine, et donnent 25° 13' pour sa latitude approximative.

Tous les géographes ont reconnu dans Médine l'ancienne *Iatrippa* de Ptolémée. Nous ne voyons d'autre

fondement à cette opinion que l'ancien nom de Médine qui était suivant les écrivains arabes Yathrib [1]; mais la latitude de 23° $\frac{1}{2}$ répugne à ce rapprochement; car les tables de Nassir ed-Din et Ulug-Beg, qui présentent ce double nom, donnent elles-mêmes 25° à la latitude du lieu. La conformité d'Yathrib avec Iatrippa ne prouvera rien autre chose si ce n'est que la même dénomination a appartenu à plusieurs lieux différens, ou bien que la ville du nord étant devenue plus importante a pris le nom de l'ancienne. Il paraît aussi que, faute d'une observation de hauteur, on a placé la ville beaucoup trop dans le sud, pour se rapprocher de la position d'Iatrippa confondue avec Yathrib.

Il n'en est pas de même d'Yanbo' qui répond pour la position comme pour le nom, à *Iambia vicus;* sa latitude, suivant Ptoléméé, est de 24°, et celle d'Yanbo', suivant Niébuhr, est de 24° 5' : celle-ci est trop faible de quelques minutes, Aly-Bey a trouvé 24° 7' 6". Il faut être prévenu, d'ailleurs, qu'il y a une autre ville de ce nom, *Yanbo' de terre,* à une journée de la ville maritime [2] : Niébuhr a donc tort de reprendre Abou-l-Fédâ qui distingue Yanbo' de son port, distant de la ville d'un jour de chemin. Aly-Bey distingue aussi *Yanbo' el-Nakhl* (ou des palmiers) d'*Yanbo' el-Bahr* (ou de la mer); la première ville est à une journée E. $\frac{1}{4}$ N. E. de la seconde. Sa route et celle de l'expédition égyptienne ne laissent donc point de doute à l'égard de l'existence d'Yanbo' de terre; cependant, n'ayant qu'une distance, nous ne l'avons point placé sur la carte.

[1] Le géographe turc donne aussi le nom d'Iesrib à la ville du prophète, Medynet-er-resoul. On lit dans la version d'el-Edricy, *ad Medinam cujus nomen est Iathreb....* Geog. nub., p. 45.

[2] Le cheykh Abd-er-Rahmân écrit son nom ainsi ينبع البر.

Il resterait à expliquer pourquoi les géographes arabes ne comptent que trois jours de Médine à la mer, et même à el-Djâr, qui était autrefois son port. Mais nous avons vu qu'Aly-Bey avait trouvé quarante-quatre lieues de Médine à Yanbo'. Il en résulte une distance de cinquante lieues en ligne droite jusqu'à el-Djâr, espace qu'il est impossible aux caravanes de parcourir en trois jours.

VII. *La Mecque, Tâyef, Tarabeh, Bycheh, etc.*

La position de la Mecque ne varie pas moins sur les cartes que celle de Médine; essayons de la déterminer afin de fixer vers le S. O. la limite du pays de Nedjd. Deux routes conduisent de l'une à l'autre de ces villes. Selon Burckhardt, la route de l'ouest passe par les stations suivantes : Byâr A'ly, el-Chohadâ, Djedaideh village considérable sur le bord d'un ruisseau (et auprès le puits Byr Zât-el-A'âlem), les villages d'el-Safrâ et d'el-Houmrah, Bedr, el-Qâa', el-Aqdyd à vingt-huit heures de Bedr, Râbagh, Khalys, el-Safân, ouâdy Fâtmeh et la Mecque [1]. Comme ce voyageur a recueilli, partout où il est allé, les informations les plus exactes, nous devons adopter pour bonne la position qui coïncidera bien avec cet itinéraire. La route dont parle Burckhardt est intermédiaire entre la plus longue, passant par les villes d'Yanbo', Djâr, el-Râbagh, et la plus courte (mais la plus difficile), qui va droit par les montagnes de Médine à la Mecque. Depuis el-Safrâ, elle fait suite à la route de la caravane de Damas, que nous avons également tracée sur la carte, d'après le même voyageur. Dans les cartes récentes, on place la Mecque à 21° 37' de latitude et 37° 26' ou même

[1] Travels in Syria by Burckhardt, p. 661.

40' de longitude, c'est-à-dire, beaucoup à l'est du méridien de Médine; il en est même où la différence de longitude s'élève à près de 1° 50'. On trouvera sous ce rapport une grande difference dans la nouvelle carte, où la Mecque est peu éloignée du méridien de Médine. Nous fondons cette position sur les observations d'Aly-Bey, qui paraissent n'avoir pas encore été employées par les géographes. Au moyen d'un grand nombre de passages du soleil et par plusieurs distances de la lune, il a déterminé la latitude à 21° 28' 17", et la longitude à 37° 54' 45" [1]. Cette observation serait parfaitement confirmée, s'il était nécessaire, par la distance de la Mecque à Djeddah qui est, selon le même, de vingt-trois heures de la marche d'un chameau [2]. Enfin cette position de la Mecque sert à vérifier celle que nous avons assignée à Médine, à défaut d'une observation astronomique, laquelle nous manque encore. Les stations indiquées par Burckhardt se réduisent à onze, parce que Byr-A'ly est tout près de Médine; il en est de même des villages de Hounrah et de Safrâ : or en portant onze fois sur la route l'intervalle précédemment fixé pour la *station*, on arrive à Médine.

La distance de Médine à la Mecque est trop petite, dans les cartes, d'à peu près un quart. Safrâ et Bedr sont

[1] Voyages d'Aly-Bey, t. III, ch. I et II.

[2] *Voyez* la carte. Une erreur énorme, de typographie sans doute, s'est glissée dans l'ouvrage sur la longitude de Djeddah : au lieu de 45° 54' 30", il faudrait lire 36° 54'. Il y a d'autres erreurs plus inexplicables dans les distances que cite Aly-Bey entre Dreyeh (ou el-Derre'yeh) et Médine, Bassorah, Jérusalem, les îles Bahreyn; au lieu de cent-trente, cent, cent-soixante et cinquante lieues qu'il assigne aux quatre distances, il en existe au moins cent quatre-vingts, cent-trente, trois cents et quatre-vingt-dix, respectivement.

indiqués par Niébuhr au sud d'Yanbo' ; c'est au nord qu'on doit les placer, en suivant l'itinéraire qu'a fourni Burckhardt, et encore d'après les renseignemens du cheykh Abd-er-Rahmân.

Il est intéressant de fixer la position de Tâyef, qu'on appelle le *Jardin de la Mecque*. Cette ville est située sur une montagne fertile, riche en vignes et en arbres fruitiers, qui, d'après les nouveaux renseignemens, est celle de Kharrah. Ses raisins secs se transportent au loin. Sur le sommet de la montagne, le froid est si rigoureux qu'il y gèle quelquefois. D'après Burckhardt, Tâyef est à cinq jours à l'est de Djeddah; cet espace ne doit pas être évalué d'après les journées de la plaine; en retranchant les vingt-trois heures de chemin qui séparent Djeddah de la Mecque, il restera environ vingt-cinq heures pour la seconde partie du chemin, représentant à peu près vingt lieues en ligne droite, à cause des chemins montueux. Il faut deux jours pour la franchir, d'après le cheykh Abd-er-Rahmân, et selon Pinkerton il y a soixante-dix milles dans cet intervalle; toutes ces données se confirment réciproquement; au reste on a placé Tâyef au midi et non pas au nord de la Mecque comme dans la carte de Niébuhr, et dans celles qu'on a faites depuis; c'est ce que demandent les tables d'Ulug-Beg et de Nassir-ed-Din, qui marquent Tâyef plus au sud que la Mecque, de 20'. El-Edricy compte soixante milles entre les deux endroits.

Bycheh et Tarabeh, chefs-lieux des arrondissemens appelés *Ouâdy-Chahrân*, et *Ouâdy-Soubey'*, sont à peu près à égale distance de la Mecque et à cinquante lieues en ligne droite; selon Burckhardt, Tarabeh est à huit jours au sud-est de la Mecque [1]. Notre carte est d'accord avec

[1] Il faut lire au nord-est.

cette distance, attendu que le chemin est dans un pays de montagnes. Les autres positions des environs sont établies d'après les mêmes données [1].

VIII. *El-Henâkyeh*, *el-Rass*, *A'neyzeh*, *Chaqrâ*.

El-Henâkyeh est la première des places du pays de Nedjd, vers l'occident; on a vu dans la relation quel est son degré d'importance. Le développement de la route porte ce lieu au nord-est de Médine (à environ vingt-quatre lieues), et el-Rass et A'neyzeh à l'est-nord-est, ce qui place la province d'el-Qacym beaucoup au nord de la ligne directe de Médine à el-Derre'yeh. Il paraît que les montagnes et les déserts qui sont dans cette dernière direction obligent de faire un très-grand détour : il y existe cependant plusieurs gros villages, tels que Meskeh, el-Douâdemy, et el-Cha'râ. Selon l'estimable et savant voyageur Burckhardt, el-Henâkyeh est à trois jours de Médine : la position que nous lui avons assignée est parfaitement d'accord avec ce renseignement.

Abou-l-Fedâ et les écrivains arabes ne donnent presque aucun secours pour placer les lieux intermédiaires entre Médine et el-Haçâ; nous trouvons dans le géographe turk une distance qu'il faut comparer avec la marche des troupes : suivant lui, A'neyzeh est à cinq jours d'el-Derre'yeh; cet intervalle est nécessairement trop faible. Il y a quatre-vingt-quinze heures de marche d'un lieu à l'autre, avec de grands contours à la vérité. Il en resterait encore soixante-quinze, en passant (sans se détourner) par Oucheyqer et

[1] La relation de l'expédition donne deux jours entre Bessel et Koulâkh, ce qui n'est pas en rapport avec les deux jours et demi de Koulâkh à Tarabeh. C'est par erreur que Burckhardt ne met que huit heures dans ce dernier espace.

Bessâm. Niébuhr raporte une mesure exacte quand il compte dix journées depuis Bassorah jusqu'à A'neyzeh. On trouve en effet dans cet intervalle dix stations [1]. La position centrale d'A'neyzeh rend ce point important. Il est à égale distance des deux mers, et le voyageur qui se rend d'el-Qatyf à Yanbo' se trouve à moitié chemin quand il est parvenu à A'neyzeh.

El-Rass est à douze jours de Médine, selon la relation; c'est d'après cette donnée, qui concourt avec les précédentes, que nous avons fixé la position d'el-Rass et d'A'neyzeh; ces journées sont de huit heures seulement.

Chaqrâ est le chef-lieu de la province d'el-Ouechem; c'est une forte place, quoique dominée par des montagnes; sa position est donnée par rapport à el-Derre'yeh, dont elle est distante de vingt-huit heures de chemin environ. A l'égard des autres lieux de ces diverses provinces, ils ont été placés d'après les indications du cheykh Abd-er-Rahmân, et nous croyons superflu d'entrer ici dans aucun autre détail.

IX. Partie à l'est d'el-Derre'yeh, *el-Soulemyeh*, *el-Hofhouf*, *Yabryn*.

Comme l'expédition d'Ibrahym pacha n'a pas été beaucoup au delà d'el-Derre'yeh à l'est, nous aurions manqué dans cette partie de renseignemens positifs; sans le secours inespéré que nous a procuré un voyage fait à travers l'Arabie par un officier anglais, le capitaine Sadlier [2].

[1] *Voyez* plus haut ce qui regarde la mesure de la grande station arabe équivalant à 27 minutes et demie environ.

[2] Mémoires de la société littéraire de Bombay, t. III, p. 491 et suiv.

Notre carte était rédigée entièrement d'après les détails fournis par le cheykh Abd-er-Rahmân; lorsque nous en avons eu connaissance; mais comme cet officier a donné un itinéraire qui paraît exact, nous avons cru devoir l'adopter pour le pays à l'orient d'el-Derre'yeh, en maintenant telle qu'elle était la partie de l'ouest, et nous appuyant toujours sur les positions d'el-Qatyf et d'el-Derre'yeh. Une petite carte a été jointe à la relation très-curieuse du capitaine; en la comparant avec la nouvelle, on verra quelles indications du cheykh wahâby nous avons conservées et ajoutées à l'itinéraire de l'officier anglais, hors de la ligne de route de ce dernier; les autres ont été supprimées comme n'étant pas d'accord avec l'itinéraire. Nous reviendrons sur ce voyage intéressant qui est jusqu'à présent le renseignement le plus authentique que l'on possède : nous nous bornons ici à l'objet de cet article. Le capitaine Sadlier étant arrivé à el-Derre'yeh par le nord, semble n'avoir pas eu connaissance de la province d'el-Khardj, et de la ville d'el-Soulemyeh, chef-lieu par où passe le grand courant d'el-Derre'yeh. Il tombe, suivant le cheykh Abd-er-Rahmân, dans le torrent qui vient des montagnes du sud-est, non loin de Zoumeyqalı. El-Soulemyeh pourrait être le même lieu que *Salemia* des écrivains arabes; mais il s'est introduit à son sujet la même confusion que pour Yemâmeh et par la même raison. Niébuhr plaçant el-Khardj sur la frontière d'el-Yemen, y mettait aussi Salemia. En faisant ce déplacement extrordinaire, le voyageur danois avait perdu de vue le témoignage d'el-Edricy suivant lequel le pays d'Iamâma, renferme les villes de Barca et *Salemia*, et *confine au nord-ouest avec le pays d'O'man.* El-Soulemyeh, placé dans notre carte, d'après le cheykh Abd-er-Rahmân, à l'est d'el-Derre'yeh, convient donc très-bien

avec Salemia d'el-Edricy, ville qui, selon Abou-l-Fedâ, était égale en grandeur à el-Qatyf et supérieure à el-Ahsa.

C'est d'après les mêmes indications que nous avons placé el-Haryq et les autres lieux de la province du même nom; le capitaine Sadlier ayant fait route très au nord de ce canton. Mais il a visité soigneusement le canton d'el-Haçâ; son rapport confirme entièrement la position assignée par le Cheykh à cette province et à son chef-lieu, si différente de celle qui est sur les cartes; au lieu d'être à l'est-sud-est d'el-Qatyf, et sur la côte même du golfe persique, le pays d'el-Haçâ est au sud-sud-ouest. Il n'y a point de ville du nom d'el-Haçâ; le plus gros bourg s'appelle *Fouf*, sans doute *Hofhouf* du cheykh Abd-er-Rahmân, quoique placé plus au nord. C'est le chef-lieu du canton; il renferme quinze cents habitans.

Un des points les plus intéressans de la reconnaissance du capitaine anglais est Iounih ou Iouniah, à soixante-quinze milles d'A'mer-Robbia', où se trouvent des sources, un lac et un torrent. C'est ce point que nous considérons comme faisant suite au grand courant qui vient du sud-ouest, et qui pendant la saison pluvieuse se jette dans le golfe, devant les îles Bahreyn. Nous avons ajouté différens villages autour d'el-Hofhouf, d'après les renseignemens du cheykh. La province d'el-Haçâ en renferme encore d'autres qu'on trouvera dans la nomenclature française et arabe, mais dont la position est trop incertaine pour les écrire sur la carte.

Le chemin d'el-Qatyf (ou plutôt de Syahât, position un peu à l'est) jusqu'au campement d'A'mer-Robbia', est de quatre-vingt-dix milles selon le capitaine Sadlier: sur ce chemin sont plusieurs petits puits que nous n'avons pas indiqué. Nous avons encore trouvé dans le rapport de cet officier une confirmation de notre senti-

ment touchant la position du pays d'Yemâmeh, puisque selon lui, *Ioumama* s'étend jusqu'à la ligne qui joint A'mer-Robbia' et el-Derre'yeh.

C'est dans l'espace que nous examinons que pourrait se trouver un lieu du nom d'*Yabryn*, dont il est question dans les auteurs arabes. Selon Abou-l-Fedâ, ce nom appartient à une terre voisine d'el-Qatyf, qu'il appelle *Sabakhah*, renfermant plusieurs sources, et connue pour son insalubrité. Al Ahsa, dit-il, al Yamamah et Yabryn forment un triangle, dont ils occupent respectivement les côtés oriental, occidental et méridional [1]. Selon le géographe turk, Iebryn est à l'ouest et au sud de la terre de Sendga. Pinkerton a essayé de fixer la position d'Yabryn, mais c'est un point qui demeure encore dans l'obscurité: ce lieu est hors de la route de l'expédition et de celle du capitaine anglais. D'après l'indication du Cheykh abd-er-rahmân, nous avons placé cet endroit à vingt-cinq lieues vers le sud-ouest du chef-lieu d'el-Haçâ; peut-être un peu trop au nord. Tout ce qu'on peut conjecturer, et tirer du passage d'Abou-l-Fedâ, c'est que le pays d'Yabryn (peut-être la province d'el-Haryq,) était dirigé de l'est à l'ouest, et formait le côté sud d'un triangle dont la province d'el-Haçâ formait un côté dirigé au nord-ouest.

X. *Positions diverses du pays de Nedjd.*

La relation de l'expédition d'Ibrahym-Pacha renferme l'indication de plusieurs distances qui ne sont pas d'accord avec la carte; par exemple, d'el-Hadjnâouy à el-Rass, trois

[1] Niébuhr, qui écrit جبرين Djebryn, ajoute que chaque côté du triangle a trois journées de chemin; nous ignorons sur quelle autorité il se fonde.

lieues au lieu de six; d'Oucheyqer à Chaqrâ, quatre lieues au lieu de huit; il y a lieu de penser que les renseignemens fournis par le cheykh pour le tracé de la carte sont plus positifs, et nous avons cru devoir les adopter de préférence. D'après la même relation, el-Soueydreh semblerait être à une égale distance de Djeddah et d'Yanbo'; cette condition convient au village d'el-Bouqarah et non à celui d'el-Soueydreh, qui est au nord d'Yanbo' et au delà de Médine [1]. Enfin le même texte place la montagne de Chemmar dans le désert, à plusieurs journées de Doramâ. Cette position étant au nord du Nedjd, se trouve bien plus loin de Doramâ et de la province d'el-Ouechem. Niébuhr met cette montagne à dix jours de Bagdad, ce qui est sans doute trop peu; mais du moins ce passage tend à reculer dans le nord Djebel-Chemmar, à peu près comme nous l'avons fait: à défaut de renseignemens, nous n'y avons pas indiqué les lieux que Niébuhr mentionne.

Melham, village très-peuplé de l'A'âred, selon le géographe turk, est à six journées d'el-Ahsa. On trouve en effet cette distance sur la carte entre Melham et la province d'el-Haçâ. Il en est de même de Manfouhah. Enfin Remah, point intéressant parce que c'est un lieu de repos pour les caravanes qui font le grand trajet de Bassorah à la Mecque [2], est placé par Abou-l-Fedâ à quinze stations

[1] Le capitaine Sadlier pense qu'on a trop reculé Médine dans le sud; on a vu plus haut que le même fait résulte de la construction de la carte; nous croyons même que le rédacteur de la carte a donné à cette ville une position encore trop méridionale de 25 minutes, en suivant les cartes de 1819.

[2] Il ne faut pas le confondre avec Reymah, nom de deux départemens réunis de l'Yemen, d'après Niébuhr, qui rappelle à cette occasion la ville de Rêma avec laquelle Tyr commerçait au temps d'Ézéchiel.

de la première de ces villes. Cette mesure coïncide avec les puits de Remah placés sur la nouvelle carte presque sous le méridien de Bassorah, d'après l'itinéraire anglais, en comptant quinze journées de huit heures.

XI. *Déserts, montagnes, eaux courantes et stagnantes.*

Tout ce qui précède prouve assez clairement que le Nedjd est de toutes parts entouré de sable, et même que plusieurs de ses provinces sont aussi séparées l'une de l'autre par des déserts sablonneux. Au nord est l'Arabie déserte, espace immense qui sépare les montagnes du Nedjd du cours de l'Euphrate, et qui est peut-être, après le Sahara, le désert le plus étendu de l'ancien continent. Au midi sont les solitudes qui séparent la Mecque du pays de Bahreyn et de celui d'O'mmân ; à l'est, le désert qui borde le golfe Persique entre le pays de Bahreyn et le pachalik de Bagdad ; à l'ouest, enfin, celui qui sépare Médine de la Mecque. On est donc fondé à regarder les provinces du pays de Nedjd (excepté celles qui sont groupées ensemble) comme autant d'oasis arrosés par des sources ou par des torrens, ainsi que celles de l'Afrique septentrionale.

Ce fait explique en même temps la difficulté extrême des marches dans cette région, les longs succès des Wahâbys, et les efforts incroyables qu'a dû faire Mohammed-Aly pour soumettre une secte populeuse, guerrière et accoutumée aux triomphes. On trouve encore dans cette cause l'explication des revers que dans ce même pays éprouva Ælius Gallus, et de ceux qui ont accablé les troupes musulmanes, jusqu'à ce qu'un homme, aussi habile politique que guerrier intrépide, se fût chargé de mettre à fin une guerre que l'on croyait interminable. Les Wahâbys,

comme secte, paraissent anéantis; cependant, qui réfléchira à la nature du climat, au caractère des habitans, à leur amour pour l'indépendance, ne croira point que cette population belliqueuse soit abattue sans retour. Tôt ou tard elle reprendra son ascendant sur ses dominateurs affaiblis par la mollesse et le luxe. Les Turcs ont encore contr'eux le relâchement de leur croyance, tandis que les Wahâbys sont toujours, au fond du cœur, animés de l'enthousiasme religieux. En un mot, la réforme mahométane (car le wahâbisme est une véritable réforme) a porté à l'islamisme un coup funeste; c'est le premier degré de sa ruine à l'occident du golfe Arabique.

Nous avons déjà parlé des principales montagnes du Nedjd, dont on connaît le nom et la position. A celle de Kharrah qui occupe l'est de la Mecque et la plus élevée, à celle de Toueyk placée à l'est de l'A'âred, à celles de Chemmar et de Salmé vers le nord, que l'on a citées précédemment, il faudrait ajouter, d'après Niébuhr, une contrée montagneuse placée entre le mont Chemmar et la Syrie, et qu'il appelle *el-Djof el-Sirhân*, non loin de Doumat el-Djendel; mais ce lieu est hors du Nedjd; il appartient à l'Arabie déserte et il est éloigné d'une cinquantaine de lieues au nord-ouest de Médine.

Si nous consultions la description d'Abou-l-Fedâ, nous trouverions à mentionner d'autres montagnes; on a même cru pouvoir les transporter toutes sur les cartes, sans autres données géographiques. Le géographe turk a aussi décrit longuement les montagnes du Nedjd; mais jusqu'à ce qu'un voyageur européen ait visité et parcouru dans tous les sens cette grande étendue de pays, et qu'il ait reconnu les chaînes qui le traversent, nous pensons qu'il est préférable de laisser un vide sur les cartes d'Arabie. « Le Nedjd-A'âred, suivant Kiateb Tcheleby,

« est un vaste pays traversé par la montagne connue « sous le nom de *Djebel-A'âred*, et nommée aujourd'hui « *Djebel-I'maryeh*, qui commence à trois jours de la Mec« que; elle n'a que deux gorges ou passages, qui sont « ceux d'Aynyeh et de Derre'yeh. Le côté de la mon« tagne qui regarde l'ouest est de pierre blanche et es« carpé comme une muraille; le côté de l'est est une « terre sablonneuse.... Dans la montagne est un vallon « connu sous le nom de *Ouâdy-Beny-Hanyfeh*, qui abonde « en eaux et en arbres, et surtout en dattiers.... Ce vallon « est tortueux et a beaucoup de détours. Le pays d'el« A'âred est situé sur ce vallon. Aynyeh est un beau « bourg situé à l'ouest et nord de Derre'yeh. Il y a du « bon raisin, d'excellentes pêches et des dattes; les pê« ches viennent sans culture. »

Il nous reste encore à ajouter quelques détails sur ce qu'on connaît des eaux courantes, par lesquelles le Nedjd est traversé ou arrosé. On a improprement donné le nom de fleuves à des torrens qui n'ont d'écoulement et d'existence que pendant une très-petite partie de l'année; Niébuhr avait déjà relevé cette méprise des géographes, induits en erreur par l'*Arabie* de Ptolémée; mais la description d'Abou-l-Fedâ aurait dû la prévenir. «Selon ebn « Hawkal, dit-il, l'Arabie ne renferme aucun fleuve et « n'a point de *mer* qui porte des navires; si l'on objecte « l'existence du lac al-Montanah, nous répondrons qu'il « est contigu à l'Arabie, mais qu'il ne lui appartient pas. « Les eaux qu'on rassemble par le moyen des digues dans « la terre de Saba proviennent des torrens. Il existe en « Arabie, ajoute-t-il, beaucoup de ruisseaux, de sources « et de puits. » Le géographe turk tient le même langage : « Il n'y a dans toute l'Arabie aucun lac ni aucune rivière « qui soit navigable. Le pays de Nedjd est le seul où il y a

« quelques lacs produits par les eaux de la pluie [1]. » Nous ne répéterons pas les passages où Abou-l-Fedâ parle des eaux qui coulent aux environs d'el-Haçâ, et nous passerons également sous silence les eaux d'el-Oda'yb, qu'on trouve dans le désert entre la Mecque et el-Kufah. Le traducteur d'el-Edricy s'exprime obscurément au sujet du fleuve d'Aftan; après nous avoir dit qu'il y a une station entre Iamama et Aardh, il ajoute plus bas : *Per vocem Aardh intelligimus flumen Aftan, quod secat Iamama à summo ad imum, cujus ad ripas existunt oppida habitata, arva lata, palmæ atque arboreta.* Parmi ces villes est Salamia. D'après ces paroles, cependant, ainsi que d'après les renseignemens du cheykh wahâby et la reconnaissance du capitaine Sadlier, on est fondé à tracer sur la carte le cours d'un torrent, dirigé du sud-ouest au nord-est et se déchargeant dans le golfe persique; il traverse en réalité la province d'el-Haçâ, et tout annonce qu'il reçoit la branche qui passe à el-Derre'yeh après qu'elle est sortie de la gorge au fond de laquelle cette ville est placée. Le pays paraît prendre son nom d'un mot signifiant *rivière ou ruisseau*, parce qu'il est plus arrosé que les autres par les eaux de cette branche importante; car la topographie des environs d'el-Derre'yeh, par M. Rousseau, nous apprend que le courant d'Ouâdy-Hanyfeh (le même que celui dont parle le géographe turk) porte ses eaux jusqu'à quatre-vingt-quatre lieues d'el-Derre'yeh. C'est en effet ce qu'on trouve sur le cours que nous avons dessiné, en se portant jusqu'au golfe persique [2].

A Kermousseh, selon le géographe turk (qui semble ici se contredire), il y a une *rivière* qui coule d'ouest en

[1] P. 279 du manuscrit cité plus haut.

[2] *Voyez* ci-dessus, p. 552.

est; ce lieu est au sud de Houtah, dépendant de Nedjd-A'âred; il en existe une autre à Bechher, qui coule du nord au sud; il faut croire que le texte parle ici de ruisseaux ou de torrens. Quant aux eaux rassemblées çà et là dans le Nedjd, il paraît que ce sont des étangs d'une petite étendue. Le capitaine Sadlier en a rencontré plusieurs dans la traversée, ainsi qu'un assez grand nombre de puits et de sources.

XII. *Remarques sur l'Itinéraire du capitaine Sadlier.*

Nous aurions voulu connaître plutôt l'Itinéraire du capitaine Sadlier, d'el-Qatyf à Yanbo', afin d'introduire dans la carte plusieurs détails résultant de ses observations. Ce voyage est le premier qu'un européen ait fait au travers de toute la péninsule, et, jusqu'à présent, nous n'avons pas de témoignage plus digne de foi : si cet officier eût été muni d'instrumens à prendre les hauteurs, ou seulement s'il eût pu, dans tout le cours de ses marches, observer plus fréquemment avec sa boussole qui était très-bonne [1], nous possèderions, sinon une carte exacte de ce vaste pays, du moins une ligne de points bien reconnus, pouvant servir de base aux observations ultérieures. Tel qu'il est cependant, son itinéraire est très-précieux, et les éclaircissemens qui suivent ne peuvent rien ôter au mérite de ses observations : au reste nous n'avons pu nous dispenser de soumettre ces remarques au lecteur, pour expliquer les différences que l'on pourra remarquer entre notre carte et celle que M. Houghton a construite d'après l'Itinéraire; c'est en dessinant nous-même la route du capi-

[1] Il a eu égard à la variation de la boussole, laquelle change considérablement d'une mer à l'autre.

taine Sadlier, que nous avons pu reconnaître la cause de ces différences.

Si la place le permettait, on rapporterait ici en entier cet Itinéraire; mais on se bornera à ce résultat général, que d'el-Qatyf à A'mer-Robbia', où campent les Beny-Khâled, il a parcouru un trajet de quatre-vingt-dix milles anglais, vers l'ouest; et delà à Yanbo', huit cent-soixante-quatre milles; savoir, pour cent quatre-vingt-seize heures et demie (à deux milles et demi par heure), quatre cent quatre-vingt-onze milles un quart; et pour cent vingt-quatre heures (à trois milles par heure), trois cent soixante-douze milles; plus un mille compté à part. Le rédacteur du voyage, M. Houghton, compte la route à raison de trois milles par heure, quand on marche huit heures par jour, et de deux milles et demi à deux milles trois quarts, lorsqu'on marche plus de huit heures; ce qui fait, pour le premier cas, environ quatre mille huit cent vingt-six mètres, et pour le second, de quatre mille vingt-un à quatre mille quatre cent vingt-quatre mètres; il est aisé de voir que ces mesures sont l'une et l'autre trop fortes, même pour les caravanes légèrement chargées : nous avons eu ailleurs l'occasion d'apprécier la valeur des journées et de l'heure de marche des caravanes [1]; il suffit ici d'ajouter que les évaluations précédentes excèdent de beaucoup la véritable mesure, même en faisant une réduction pour les parties de la route qui sont en pays de montagnes.

De Médine à Yanbo', le capitaine Sadlier n'a pu noter les détours que fait le chemin à travers les montagnes qui séparent le Nedjd de l'Hedjâz. Il existe encore plusieurs autres lacunes dans son Itinéraire, entre Médine et Henikah (el-Henâkyeh); nous avons supputé ces

[1] Voyage à l'oasis de Syouah, chapitre III.

deux espaces et plusieurs autres par analogie, pour arriver au compte total de neuf cent cinquante-quatre milles; mais la construction même de la route prouve que cette somme est trop forte.

De Rouss (el-Rass) à Médine, le voyageur n'a trouvé qu'un pur désert: il n'existe en effet sur cette ligne que quatre puits; la route de l'expédition au contraire passe par plusieurs villages.

On a vu plus haut qu'il existe une ville d'Yanbo' dans les terres; elle paraît être vers le nord; le voyageur anglais prétend au contraire qu'elle est vers le sud; mais il n'en parle que par ouï-dire.

Selon le texte, Deriah (el-Derre'yeh) est à environ dix milles au nord-ouest de Moonfouah (Manfouhah); notre carte en présente vingt-un, et c'est en effet cette même mesure que l'on trouve sur la petite carte de M. Houghton.

Il place la ville de Chaqrâ à l'est d'A'neyzeh, ce qui n'est pas suffisamment exact; Chaqrâ est vers le sud-est; au reste il existe dans l'Itinéraire une lacune sur la route de Chaqrâ, et même il oublie de fixer la distance du chef-lieu, el-Derre'yeh, situé sur le chemin de Read (el-Ryâd) à Oinieh (el-A'yeyneh). Nous avons dit qu'A'neyzeh est un point central dont la position est importante; on est étonné de le trouver dans la carte anglaise, à un degré de la place qu'il doit occuper d'après l'Itinéraire même.

La route suivie par le capitaine Sadlier n'est pas tout-à-fait la même que celle des troupes de l'expédition, quoique passant aussi par Chaqrâ, A'neyzeh, el-Rass et el-Henâkyeh; ce qui explique plusieurs différences que les deux cartes présentent dans cette partie. Une circonstance relative à la mission du capitaine[1] lui procura

[1] Cet officier était chargé de féliciter le commandant de l'expédition

l'avantage de visiter le pays d'el-Haçâ; pour s'y rendre il chemina vers l'est, revenant sur ses pas; il retourna ensuite au point de départ, A'mer-Robbia', en ligne directe et à travers un pays de montagnes; nous avons introduit le résultat de cette reconnaissance dans la carte, en y ajoutant plusieurs positions d'après le cheykh Abd-er-Rahmân. Le district de Lahissa (el-Haçà) a Foof pour chef-lieu (el-Hofhouf).

Le capitaine Sadlier a fait un long séjour à el-Qatyf et dans les environs. La description qu'il en donne est circonstanciée et porte le caractère de l'exactitude; aussi avons-nous adopté les détails de la partie de la carte qui représente le voisinage de ce port; le reste du pays maritime est tiré du golfe Persique de Niébuhr, ainsi que nous l'avons exposé dans un autre article. Le district d'el-Qatyf renferme neuf villes ou gros villages enceints de murailles, et sept sans murs. Les villages renferment dix mille habitans, et el-Qatyf six mille. La baie d'el-Qatyf a vingt milles à son entrée; elle est fermée au nord par une pointe très-longue, étroite et sablonneuse, avec un cap appelé *Râs el-Tanourah;* au sud par une plaine de sable et un cap nommé *Zahrân* ainsi que la montagne qui est à l'angle; au centre de la baie est l'île *Tarut*, qui a dix milles de long, et dirigée du sud-est au nord-ouest. Le capitaine Sadlier a trouvé à Manfouhah deux mille familles. Read (el-Ryâd) est à un mille au nord et moins peuplé. Cette observation tend à rectifier la population annoncée plus haut [1]. On peut aller de Lahissa (el-Hofhouf) à el-Derre'yeh, en dix jours, par Salemia. On trouvera en

égyptienne et de lier des relations avec le pacha, à raison de l'influence que pouvait avoir sur le commerce le changement survenu en Arabie, par la conquête d'Ibrahym.

[1] *Voyez* p. 163 de ce volume.

effet sur notre carte cet intervalle, en journées de sept à huit heures, ce qu'exige une route dans le désert. En général, la marche de cet officier a été extrêmement pénible et fatigante; il est arrivé malade à Yanbo', quatre-vingt-six jours après son départ d'el-Qatyf.

Son Itinéraire confirme entièrement la position d'el-Derre'yeh, qu'on plaçait trop près du golfe Persique. Il a fait quatre-vingt-dix milles depuis ce golfe jusqu'à A'mer Robbia', et de là il a marché soixante-cinq heures environ, en passant par Remah et Manfouhah, en tout deux cent soixante-quinze milles : on les trouvera sur la carte.

Nous finissons cette analyse du voyage de l'officier anglais, en observant qu'il est d'accord avec le cheykh Abd-er-Rahmân pour éloigner Médine d'Yanbo'; sa marche a duré sept jours, en tout près de cinquante heures; ces sept journées, en pays de montagne, correspondent bien aux quarante-quatre lieues de la route d'Aly-Bey et confirment l'éloignement que nous avons donné à Médine. Ainsi tout concourt à placer cette ville beaucoup plus loin de la mer que les cartes actuelles ne l'expriment.

XIII. *Nomenclature du pays de Nedjd.*

Bien que Niébuhr n'ait consacré qu'un court chapitre au pays de Nedjd, c'est encore dans sa description qu'on trouve le plus de détails géographiques et historiques; c'est là aussi qu'ont puisé, pour cette portion de l'Arabie, les géographes postérieurs à d'Anville. Si le voyageur danois avait pénétré dans l'intérieur de la péninsule, il aurait épargné bien des recherches et des incertitudes à ceux qui cherchent à en éclaircir la géographie : ce qui est d'autant plus difficile que les auteurs arabes ne sont pas à beaucoup près d'accord entre eux sur tous les points.

Nous en excepterons, toutefois, un certain nombre que nous avons cherché à déterminer dans cette notice, et qui nous semblent solidement établis par le concert des autorités, savoir : les écrivains orientaux ; les renseignemens récens du cheykh Abd-er-Rahmânel-Oqyeh, petit-fils de Mohammed ebn-A'bd el-Wahâb ; la marche de l'expédition d'Ibrahym-Pacha ; enfin le voyage du capitaine Sadlier. Quoiqu'il en soit, Niébuhr a bien mérité de la géographie en recueillant avec soin tous les noms des lieux en caractères arabes ; on ne peut se défendre d'une certaine surprise quand on trouve une identité parfaite entre l'orthographe des noms du pays de Nedjd, rapportés dans sa description de l'Arabie, et celle qu'a suivie le cheykh Abd-er-Rahmân, en les écrivant au Kaire, de sa main. Le lecteur pourra la vérifier en comparant avec la liste suivante les noms communs recueillis par Niébuhr [1]. Nous n'en dirons pas autant de la distribution des provinces : dans son ouvrage elle est toute différente de la division actuelle, et la liste est loin d'être complète. Comme on l'a vu à l'article II, il ne nomme que deux districts ; mais el-A'âred, l'un d'eux, paraît enfermer la province de Soudeyr ; et el-Khardj, qui est l'autre, celles d'el-Haryq et el-Aflâdj. Voici les seuls noms qui ne figurent pas dans notre liste : au nord, Madjeren, Ma'kâl, A'cheyreh, Qafar, Boqa'h [2] ; et dans le pays montagneux

[1] Il semblerait résulter du passage de Niébuhr que ces deux derniers endroits appartiennent à la province d'el-Djebel, puisque Hâeyl (ainsi qu'eux) fait partie de la montagne de Chemmar ; et par conséquent le territoire de cette montagne et celui d'el-Djebel ne feraient qu'un. Cependant on trouvera sur la carte ces deux positions distinctes, d'après les renseignemens du cheykh wahâby.

[2] *Description de l'Arabie*, p. 296 et suivantes ; en revanche la transcription en caractères européens est étrangement défigurée.

appelé *el-Djof el-Sirhân*, situé entre le mont Chemmar et la Syrie, Chakak. Il écrit Ouchcydjer au lieu d'Oucheyqer; Djebryn pour Yabryn; el-Amâmeh الامامة pour el-Yamâmeh; Mokak pour Moqaq; Harmleh pour Horeymlé. Ce sont les seules différences que nous avons rencontrées.

Pour compléter la nomenclature du Nedjd, nous croyons devoir citer ici textuellement la liste que M. de Corancez a publiée dans son Histoire des Wahâbys, d'après le tableau que M. Silvestre de Sacy lui avait communiqué. Il ne sera pas très-difficile d'y reconnaître les noms de notre liste; il s'y en trouve d'autres dont nous n'avons pas eu connaissance :

« Le Negd, situé au milieu de la péninsule de l'Ara-« bie, est le centre de l'empire des Wahabis. Il est divisé « en sept départemens : le Djauf, le Djebel, le Kacim, « le Wouchim, le Sedeir, le Kherdje, le Dreyeh.

« Dans le Djauf sont cinq villes ou bourgades, Djauf, « Serrah, Derh, Downa, Sékaké. Dans ce département, « sont les deux chefs Ibn el-Derh, et Ibn el-Ferrah.

« Le Djebel contient : Djebel, Kefar, Hait, Musted-« jede, Rabé, Maukak, Vkdé, Seban, Selmé, Kasr, « Edje, Semeyre.

« Il y a dans ce département deux tribus, Beni-Temin, « et Chemmar.

« Le Kacim contient Kacim, Berydé, Eneyzé, Ras-« Khedra, Kasseb, Rawdé, Chekké, Yonn, Wonca, « Kebra, Riadé, Khebout, Nhebanié. On y compte les « tribus, el-Chimas, el-Boueylan, el-Djenak, el-Rechid, « el-Segueir.

« Le Wouchim contient Wouchim, Chekra, Cheidjer, « Fera, Keraïn, Koueiyé, Sermeda, et les tribus el-« Wouhebé, el-Enazer, dont le chef est Abouzeide.

« Le Sedeir contient Sedeir, Aouda, Chemacié, Se-« ferra, Hereimlé, Madjemâha, Mulka, et les tribus el-« Rached, Beni-Sultan, et une branche des Beni-Tamin.

« Le Kherdje contient Kherdje, Hereidje, Seyh, Fera, « Wady, et la tribu el-Hezazéné.

« Le Dreyeh est la résidence de Seoud et de ses « parens [1].

« A ces départemens, qui composent le Negd, il faut « joindre les suivans, qui sont actuellement soumis aux « Wahabis.

« 1° El-Hessé, qui contient el-Hessé, el-Khatif, les îles « de Bahreïn, Zebara, Hadidé, Oman.

« 2° Le Hedjaz et l'Yemen, qui contiennent Mudaifi, « Djedda, Wady-Fatmé, Seferra, Médine, la Mecque, « Taïef, Hedjer, Kheyber, Djubbé, Heyma, Hayé, « Assir, Abou-Scherh, Nedjeran, Yanbo, Beni-Murdjef, « Bich, Riné [2]. »

On observe dans cette liste, qu'el-Melqâ et Horeymlé, qui dépendent d'el-A'âred, sont portés dans le Soudeyr. Il faut lire sans doute, *Haeyl* au lieu de *Hait*, dans el-Djebel. La province d'el-Haçâ est la même qui est appelée ici el-Hessé, ce qui confirme l'orthographe du cheykh Abd-er-Rahmân; enfin le département de Djauf manque à notre liste, mais l'autre ne fait point mention de la province d'el-Aflâdj, ni des quatre arrondissemens portant le titre d'*Ouâdy*, savoir : Chahrân, el-Douâcer, Soubey' et Taslys.

[1] « Le Dreyeh est le département faisant partie du Negd, qu'occupent encore aujourd'hui Seoud et ses parens. La ville principale « est Dreyeh. Les autres sont Riad, Ainié, Erdja (pour Erqah), « Kassrin, Mensouha (pour Manfouhah), Djebeilé, Derma (pour « Doramâ d'el-Ouechem) et Zulfy (pour Zetfy de Soudeyr). » *Histoire des Wahâbys*, p. 189.)

[2] *Ibid.*, p. 214.

Le capitaine Sadlier a recueilli sur sa route des noms de villages que nous n'avons point fait entrer dans la liste suivante, faute de posséder la transcription arabe, seul moyen de fixer la nomenclature et même l'existence des lieux; autrement on est exposé à faire des doubles emplois. Non-seulement la prononciation est exprimée d'une manière très-diverse par les voyageurs, soit d'après le génie de leur langue, soit par suite d'erreurs inévitables; mais encore elle est entendue sur les lieux très-diversement; les sons ne frappent pas de la même manière l'oreille d'un Français et celle d'un Anglais; ajoutez que les inflexions peuvent changer à la longue, et aussi qu'à des villages abandonnés succèdent d'autres lieux, dont les noms effacent les premiers. Cette réflexion ne s'applique pas plus particulièrement aux noms cités dans l'itinéraire anglais, qu'à tous les autres noms recueillis par les voyageurs sans les caractères arabes; Niébuhr est celui de tous qui a le mieux senti la nécessité de suivre une autre marche: il nous sera permis aussi de citer la *Description de l'Égypte* et l'atlas géographique joint à cet ouvrage.

Le cheykh Abd-er-Rahmân a fait connaître plusieurs noms de lieux qui n'ont pas été portés sur la nouvelle carte, quoique cités dans le texte de cet ouvrage; le motif en est que leur position était trop incertaine pour essayer de les y placer; assez d'autres lieux y ont été introduits sans une détermination rigoureuse, surtout ceux qui sont isolés et au midi de la ligne de route de l'expédition égyptienne. Ces noms sont tous dans la liste, où il sera facile de les trouver à cause de l'ordre alphabétique; à l'égard de ceux qui sortent des limites de la carte, ou qui sont trop éloignés du Nedjd, tels que Halj, Kerbelé et d'autres, ils n'y sont pas compris; il

en est de même de plusieurs lieux cités par Burckhardt, par le C. Sadher, etc. On a marqué d'une astérisque les noms omis dans la carte; enfin nous n'avons inséré dans liste qu'une partie des lieux étrangers au pays de Nedjd proprement dit.

On trouvera dans cette liste le ج toujours transcrit par *Dj*, selon la prononciation constante des Arabes, mais dans la carte plusieurs de ces noms sont écrits par un *g*, il suffit de les rapporter ici : el-Dja'far, Djecheh, Djelâdjel, Djenoubyeh, Djeneyneh, Hanâbedj, Na'djân; el-Medjmah, el-Mestedjeddeh et les provinces el-Djebel et el-Aflâdj. De même Thâdj, Thermânyeh, etc., sont écrits dans la carte par un simple *t*.

Des tribus arabes portent le même nom que plusieurs lieux et provinces du Nedjd. Il n'est pas inutile de les citer ici : el-Douâcer, Soubey'-A'âred, Soubey'-el-Qebly, Chemmar, A'neyzeh.

La nomenclature suivante est divisée en deux parties : la première est celle des lieux rangés par provinces; la seconde renferme, 1° ceux qui sont extérieurs aux provinces; 2° ceux qui en dépendent, mais dont l'attribution est incertaine [1]; 3° les noms de plusieurs lieux des environs de la mer Rouge et du golfe Persique. Cette seconde liste est disposée suivant l'ordre alphabétique, pour la facilité des recherches. Les chefs-lieux des provinces et les endroits importans sont imprimés en gros caractères; les grandes villes et les noms de pays, en lettres capitales. Cette liste servira de correctif aux variations d'orthographe qui se sont glissées dans l'ouvrage.

[1] En comparant à cette deuxième liste le catalogue rapporté ci-dessus (page 47), on reconnaîtra à quelle province appartiennent plusieurs des lieux qu'elle renferme.

LISTE

DES

VILLES ET VILLAGES DU NEDJD.

1° *PROVINCES du pays de Nedjd*, نجد

AQLYM OU PROVINCE D'EL-HAÇÂ, اقليم الحسا

A'youn (El), العيون
BAHREYN (ÎLES EL), البحرين
Châ'beh (El), الشعبه
* Chouqeyq (El), الشقيق
* Dja'far (El), الجعفر
Djecheh (El), الجشه
* Feryq el-O'tbân, فريق العتبان
* Ghoreymyl, غريميل
Hofhouf (El), الهفهوف
Houdiah.
Honeyeh (El), الحنيه
* Kout (El), الكوت
Mebarrez (El), المبرز
* O'mrân (El), العمران
Ouab (El).
Qaryeh (*d'El-Haçâ*), قريه
QATYF (EL) القطف
Syahât, سيهات

PROVINCE DE SOUDEYR, اقليم سدير

Dâkhleh (El), الداخله
Djelâdjel, جلاجل

Djenoubyeh (El),	الجنوبيه
Ghât (El),	الغاط
Harmeh,	حرمه
Houtah (El) (*de Soudeyr*),	الحوطه
El-Medjma'h,	المجمعه
O'oudeh (El),	العوده
Roudah (El),	الروضه
Toueym (El),	التويم
Toumeyr,	تمير
Zelfy (El),	الزلفى

PROVINCE D'EL-A'ÂRED, اقليم العارض.

Abâl-Koubâch,	اباالكباش
* A'mmâryeh (El),	العماريه
A'yeyneh (El),	العيينه
Benbân,	بنبان
DERRE'YEH (El),	الدرعيه
Djebélé,	
* E'rqah,	عرقه
Hâyer (El),	الحاير
Hefayreh (El),	الحفيرة
Horéymlé,	حريملا
* Houssyah,	
Manfouhah (El),	المنفوحه
Melham,	ملهم
* Melqâ (El),	الملقا
Ryâd (El),	الرياض
Sedous,	سدوس
Toureyf (El),	الطريف

PROVINCE D'EL-QACYM, اقليم القصيم.

A'neyzeh,	عنيزه
Boukeyryeh (El),	البكيريه
Boureydeh,	بريده
Chebeybyeh (El),	الشبيبيه
Chenâneh (El),	الشنانه
Choubâk (El),	الشباك
Hadjnâouy (El),	الحجنوي
Helâlyeh (El),	الهلاليه
Khabb (El),	الخب
Khabrâ *ou* Khoubrâ (El),	الخبرا
Mezneb (El),	المذنب
Qouey' (El) (*d'El-Qaçym*),	القويع
Rass (El),	الرس
Tannoumah (El),	التنومه

PROVINCE D'EL-AFLÂDJ, اقليم الافلاج.

Âa'eyly (El),	الاعيلى
Bedey' (El),	البديع
Harârah,	حراره
Ghoul (El),	الغول
Kharfeh (El),	الخرفه
Leylé,	ليلا
Mecheylleh,	مشيله
Stârah,	ستاره

OUECHEM (province d'EL), اقليم الوشم.

Aounez *ou* Aouneh,	
Chaqrâ,	شقرا

Doramâ, ظرما
Forra'h (El), الفرعه
Horâyq (El), الحريق
Marâat, مزاة
Oucheyqer, وشيقر
Qarâyn (El), القراين
Thourmedé *ou* Zourmedé, ثرمدا

PROVINCE D'EL-HARYQ, اقليم الحريق.

Haryq (El), الحريق
Helouah (El), الحلوه
Houtah (El) (*d'El-Haryq*), الحوطه
Malqâ (El), الملقا
Na'âm, نعام

PROVINCE D'EL-KHARDJ, اقليم الخرج.

Delem (El), الدلم
Na'djân, نعجان
Soulemyeh (El), السلميه
Zoumeyqah, زميقه

PROVINCE D'EL-DJEBEL, اقليم الجبل.

Hâeyl, حايل
Mestedjeddeh (El), المستجده
Moqaq, موقق

OUÂDY-CHAHRÂN (vallée ou arrondissement de Chahrân), وادي شهران.

Bycheh, بيشه
Chouqeyqah (El), الشقيقه
Djeneyneh (El), الجنينه

OUÂDY-EL-DOUÂCER, وادي الدواسر.

Fara'h (El), الفرعه
Ladâm (El), الدام
Mehallet-el-Hatâtbeh, محلة الحطاطبه
Mé'telé (El), المعتلا
Seleyel (El), السليل

OUÂDY-SOUBEY', وادي سبيع.

Khourmeh (El), الخرمه
Ranyeh, رنيه
Tarabeh, تربه

OUÂDY TASLYS *ou* TATHLYTH, وادي تثليث.

Mâsel, ماسل

2° *LIEUX du Nedjd non compris dans les provinces, avec plusieurs autres noms de lieux cités dans l'Histoire de l'Égypte sous Mohamed-Aly.*

* Abou-Chokeyr,	ابوشكير
* A'cyr,	عسير
* A'mâyer (El),	العمايز
A'qyq (El),	العقيق
* Ard-el-Serr,	ارض السرّ
A'yn-el-Chams,	عين الشمس
A'yn-el-Soueyna',	عين الصوينع
* A'yn Nedjm,	عين نجم
* Ba'djé (El),	البعجا
BASRAH (EL) (BASSORAH).	البصره
Bâten (El),	الباطن
* Bedjâd (El),	آل بجاد
Bedr,	بدر
Bedjah (El), puits.	
* Beny-Serah,	بنى سرح
Bessâm,	بسام
Bessel,	بسل
Birkeh (El),	البركه
Boucyr (El),	البوصير
Bouqarah (El),	البقره
Byr Aly.	
Chaqrah (El),	الشقره
Cha'râ (El),	الشعرا
* Charârat (El),	الشرارت
* Cheher (El),	الشحر

* Choufâzâ,	شفاثا
Deboul (El),	الدبول
Defyneh (El),	الدفينه
Djâr (El),	الجار
* Djebel-A'rafât,	جبل عرفات
Djedaydeh (El),	الجديده
Djeddah,	جده
* Djeheyneh,	جهينه
Djemmânyeh (El),	الجمانيه
* Djobeyl (El),	الجبيل
* Djoreysyeh (El),	الجريسيه
* Djoumeymah (El),	الجميمه
* Dobey'ah (El),	الضبيعه
* Dosmâl,	دسمال
Douâdemy (El	الدوادمى
* Doumat-el-Djendel,	دومة الجندل
* Doureyhmyeh (El),	الدريهميه
E'douh (El),	العدوه
* Fordah (El),	الفرضه
* Ghacybeh,	غصيبه
* Hadjarah (El),	الحجره
Hafr-el-Bâten,	حفر الباطن
Hanâbedj (El),	الحنابج
* Harrah (El),	الحرة
Hedjâz (El),	الحجاز
Hemeyh (El),	الهيح
Henâkyeh (El).	الحناكيه
Hennyeh (El),	الحنيه
* Hodeydeh (El),	الحديده
* Hourân,	حوران

I'RAQ (EL),	العراق
* Khâbyeh (El),	الخابيه
* Kheybar,	خيبر
* Khofeycet el-Dedjâny,	خفيسة الدجانى
KOUEYT (EL) ou QREYN,	الكويت
Koulâkh,	كلاخ
Laçâfah (El),	اللصافه
Laghafyeh (El),	اللغفيه
Lyneh,	لينه
* Machhad (El),	المشهد
Maghâsel (El),	المغاسل
Mahdez (El),	المحدث
Mahâleh,	محاله
* Mahmel (El),	المحمل
Mâouyeh (El),	الماويه
Marabba' (El),	المربع
Marrân,	مران
* Matrah,	مطرح
LA MECQUE,	مكه
MEDYNEH (EL), ou MÉDINE, anciennement YATHRIB, يثرب	المدينه
Meskeh,	مسكه
* Modyq (El),	المضيق
Moubâyz,	مبايض
* Moukallé (El),	المكلا
* Nadjekh,	نجخ
O'beylé (El),	العبيلا
* Omeylah (El),	الاميلح
* O'mmân,	عمان
* O'qeyr (El),	العقير

Ouâdy-Fâtmeh,	وادي فاطمه
Ouafrâ (El),	الوفرا
Ouqoubâ (El),	الوقبا
* Outheythyeh,	وثيثيه
Qaçab (El),	القصب
* Qara'â (El),	القرعا
Qaryeh,	قريه
* Qatar,	قطر
Qeryet el-Che'beh, ou simplement el-Che'beh,	قرية الشعبه
Qoney,	قني
Qonfoudah (El),	القنفده
* Qoreyn (El),	القرين
* Qosseyreyn (El),	القصيرين
* Qoudeyh (El),	القديح
Qouey' (El),	القويع
Qouey'yeh (El),	القويعيه
Qounslyeh (El),	القنصليه
Râbagh,	رابغ
Raghbeh,	رغبه
* Râs-el-Kheymeh,	راس الخيمه
Remah, puits.	
Roudah-Khoraym,	روضه خريم
Roueydah (El),	الرويضه
Roumheyn,	رمحين
* Sâa' (El),	الصاع
* Sabyeh,	صبيه
* Sa'dyeh (El),	السعديه
* Safaouân,	سفوان

*	Sahl (El),	السهل
*	Saryeh,	صريه
	Sammâouat (El),	السماوه
*	Seba'h (El),	السبعه
	Souârqyeh (El),	السوارقيه
	Soueydreh (El),	الصويدره
*	Soumama.	
	Souq (El),	السوق
	Thâdj,	ثاج
*	Taff (El),	الطف
	Tâyef (El) (*jardin de la Mecque*),	الطايف
*	Thermânyeh (El),	الثرمانيه
*	Touhâmeh (El),	تهامه
	Tourfyeh (El),	الطرفيه
	Yabryn,	يبرين
	Yanbo',	ينبع
	Yanbo' *de terre*,	ينبع البر
	Yemâmeh (El),	اليمامه
	Zâdeq,	ثادق
	Zahrân-Mensyreh,	زهران منسيره
	Zeymeh (El),	الزيمه
	Zobeyr (El),	الزبير
*	Zoubâlâ,	زبالا
	Zouleyghyf,	زليغيف

Principales Montagnes.

Djebel-Choumer *ou* Chemmar, جبل شمر

Djebel-Kharrah.

Djebel-Salmé, جبل سلمى

Djebel-Toueyk.

CONCLUSION.

Nous terminerons cet exposé des bases de la nouvelle carte, par une petite table des positions assignées aux lieux principaux, tout imparfaites que sont encore ces déterminations. On ne les donne ici que pour faciliter les recherches postérieures, et pour aider les géographes à perfectionner cette partie de la science. Le chemin était neuf et difficile, les écueils où nous sommes tombés serviront du moins à assurer la marche de nos successeurs. Les variations des cartes sur des pays beaucoup plus connus (par exemple l'Arabie Pétrée comprise elle-même dans notre carte) fourniront aussi une excuse aux erreurs que nous aurons commises; on peut à ce sujet comparer la route de la caravane de la Mecque et la position de Petra dans les deux voyages de Burckhardt, en Nubie et en Syrie. La différence est encore plus choquante pour un lieu aussi important que la Mecque. Pour les deux parties maritimes, nous nous sommes efforcés d'ajouter quelque chose aux cartes de Niebuhr: le lecteur attentif appréciera la valeur de ces additions. Quant à l'intérieur de la Péninsule, on ne possède jusqu'à présent rien de plus exact que l'itinéraire de l'armée d'Ibrahym-Pacha et les données du Cheykh Abd-er-Rahmân; le premier a été tracé tant d'après les indications du cheykh Wahâby, que d'après celles de M. Andrea Gentili, d'Ancône, chirurgien attaché à Ibrahym-Pacha, et qui a été blessé grièvement au siége d'el-Derre'yeh [1]. L'imperfection

[1] Depuis l'impression de cette notice, nous avons eu connaissance d'une annonce faite dans les journaux sous le titre suivant (l'ouvrage dont il y est question devait être écrit en italien; nous croyons qu'il n'a pas paru): « *Mémoires sur la campagne de Mohammed-Aly-*

même de ce travail aura un résultat avantageux, en ce qu'elle appellera l'attention sur la géographie de l'Arabie centrale, et qu'elle engagera peut-être une puissance européenne à profiter des bonnes dispositions du gouverneur de l'Égypte, pour faire explorer ce pays. Ce moment est favorable pour y envoyer des observateurs : si les Wahâbys reprenaient leur indépendance il ne serait plus possible d'y voyager en sûreté. On sait à quel excès ils ont poussé le fanatisme et l'intolérance, même la férocité. Or il n'est pas dans la nature des choses qu'une secte qui a obtenu les plus grands succès militaires, qui s'est élevée graduellement, après un siècle de combats, à la domination suprême de l'Arabie [1], ait été détruite pour toujours par le résultat d'une seule campagne. Ce revers est l'ouvrage d'un seul homme, le faible Abdallah, indigne héritier des Ebn-So'oud et des Abd-el-Aziz. Le désir de la vengeance, le souvenir des anciens triomphes, le repos même qu'a procuré la défaite, amèneront tôt ou tard une nouvelle révolution plus terrible que la première.

Nous avons sujet de craindre que les détails géogra-

« *Pacha contre les Wehâbites*, par M. Thedenat-Duvent, vice-consul « de France à Alexandrie, faits sur les mémoires de M. le colonel « Vaissière, aide-de-camp d'Ibrahym-Pacha. » Il est cité dans l'*Égypte sous Mohammed-Aly*, par M. Thedenat-Duvent.

[1] Le chef de la secte, Mohammed ebn-Abd-el-Wahâb, le pontife des Wahâbys, est né en 1691 et est mort en 1787. Vingt-deux ans auparavant était mort Mohammed ebn-So'oud, le chef militaire; son fils, Abd-el-Aziz, lui succéda en 1765 et conserva son pouvoir jusqu'en 1803. So'oud marcha sur les traces de son père et de son aïeul, et la fortune resta fidèle aux Wahâbys jusqu'à l'avénement d'Abdallah, en 1814.

Nota. Il faut corriger dans l'appendice, du *Précis de l'histoire des Wahâbys*, p. 449, les mots suivans : *L'an de l'hégyre* 1116 (1696) en ceux-ci : *L'an de l'hégire* 1110 (1691). La mort du cheykh est de l'an 1787 et non de l'an 1791. *Voyez* p. 506.

phiques où nous sommes entrés n'aient paru au lecteur extrêmement longs et fastidieux, et surtout d'une excessive aridité; peut-être nous les pardonnera-t-il s'il considère qu'ils s'agit d'un pays presque inconnu, et fait pour exciter l'intérêt par d'anciens souvenirs. Jadis l'Arabie centrale posséda un grand nombre de villes; elle fut la patrie d'écrivains célèbres dans la littérature arabe; pour en éclaircir l'histoire (s'il se peut), le premier pas à faire est d'en perfectionner la géographie; nous avons été conduits à le tenter, en lisant ces lignes sur le *Nedjd* dans une des géographies les plus récentes : « On peut croire, jusqu'à ce qu'on soit mieux informé, que cette province, « *inconnue à nos géographes* (*unknown to our maps*), a été « nommée d'après la montagne; *elle doit être* à deux « cent milles environ de Bagdad, *probablement* au sud-ouest. D'Anville a doublé la distance [1]; » et plus loin: « Aucune des villes de l'A'âred, mentionnées par Niébuhr, ne peut se trouver dans la carte de d'Anville, « excepté Iabrin qui est bien placée. [2] »

[1] Pinkerton's modern Geography, vol. II, p. 61; the third edition. London, 1811.

[2] *Ibidem*, p. 66. La Bibliothéque orientale de d'Herbelot ne renferme aucune description du Nedjd, et ne parle point de ses montagnes ni de la rivière d'Aftan; le plus grand vague règne dans ce qu'elle contient sur la géographie de l'Arabie. On y confond le pays de Hagiar (ou Bahreyn) avec l'Arabie pétrée, appelée *Hagr*. La ville de Iamama est rejetée dans l'Hedjâz, en même temps que *Cathif*, *Baharain*, *Ahassa* (ou *Lahassa*) et *Mascath* sont réunies à l'Yémen, ainsi que la province d'Oman.

Table des principales positions adoptées dans la carte de l'Arabie centrale.

	Latitude.	Longitude.
Bassorah......	30° 25' 45"	— 45° 10'
	(Selon les cartes récentes.)	
El-Koueyt....	29° 40'	— 45° 5'
	(D'après le *golfe Persique* de Niebuhr.)	
Iles Bahreyn...	26° 18'	— 48° 15'
	(Voyage du capitaine Sadlier.)	
El-Qatyf......	26° 20'	— 47° 30'
	(D'après le calcul des distances.)	
El Derre'yeh...	25° 15'	— 44° 10'
	(D'après le calcul des distances itinéraires.)	
El-Yamâmeh...	24°	
	(Ville au midi d'el-A'âred.)	
Médine.......	25° 13'	— 37° 43'
	(D'après le calcul des distances itinéraires [1].)	
Yanbo'.......	24° 7' 6"	— 36° 7'
	(Latitude d'après Aly-Bey [2].)	
La Mecque....	21° 28' 17"	— 37° 54' 45"
	(Observations d'Aly-Bey.)	
Djeddah......	21° 30'	— 36° 53'
	(Selon les cartes récentes.)	

[1] La position de Médine est confirmée par le détail des stations de la caravane qui se rend d'Alep à la Mecque, rapporté très-au long par M. de Corancez, avec toutes les heures de marche, dans son *Histoire des Wahâbys* (p. 69 et suivantes). On peut le comparer avec celui qu'a recueilli Burckhardt. Cette longue route est de quarante-un jours et de quatre cent cinquante-cinq heures; ce qui fait voir que les pèlerins marchent pendant ce voyage onze heures un dixième, par jour, terme moyen.

Voici la description que le même auteur fait de la ville de Dreyeh, p. 176 : « Dreyeh, ville bâtie en pierres, d'une demi-lieue de largeur sur « une longueur triple, entre deux faubourgs ; l'un au nord, Téreif, rési- « dence actuelle de Seoud ; l'autre au midi, Bedjeire, qui est celle du

« chef du nouveau culte, contient vingt-huit mosquées et trente col-
« léges. Il n'y a ni bains ni cafés publics. Les bazars sont composés de
« boutiques portatives de roseau, qui se transportent aisément d'un
« lieu à un autre. On estime qu'elle contient deux mille cinq cents
« maisons en pierres et en briques.

« Dreyeh n'est pas fortifiée; elle est au pied de hautes montagnes
« qui forment une chaîne du nord au sud, appelée Toeyk : c'est dans
« une vallée que celle-ci laisse au sud, que l'on traverse ces montagnes
« pour arriver aux parties occidentales du Nedjd.

« Ces montagnes forment deux autres branches à peu près paral-
« lèles, courant est et ouest, à cinq lieues et demie de distance l'une
« de l'autre; elles s'étendent jusqu'à quatre lieues au delà de Dreyeh.

« La ville est traversée par un ravin nommé *Wady-Henifé*, qui est à
« sec pendant l'été; l'hiver il se remplit de l'eau que lui fournissent
« les torrens descendus des montagnes voisines. Il y a autour de
« Dreyeh des jardins où croissent plusieurs arbres fruitiers, tels que
« le dattier, l'abricotier et le pêcher; on y recueille aussi des melons
« d'eau; et dans les champs, le blé, l'orge et le millet. »[a].

[a] Les observations d'Aly-Bey ayant été approuvées par l'Académie des sciences, nous avons cru pouvoir en faire usage, quoiqu'on ne les ait pas encore introduites dans la table des positions géographiques, publiée annuellement par le bureau des longitudes. Quiconque lira le deuxième chapitre du troisième volume de ses voyages reconnaîtra le caractère de l'exactitude et de la vérité dans la relation de son voyage d'Yanbo' vers Médine, en même temps que la présence d'esprit de cet intéressant voyageur, dont la mort est aujourd'hui regardée comme certaine. Il donne des détails sur les Wahâbys, qui ajoutent quelque chose à l'histoire citée plus haut, sans néanmoins que sa critique nous paraisse fondée.

Quant au golfe Persique, nous regrettons de n'avoir pas pu nous procurer la grande carte de Hurd, en vingt-huit feuilles, publiée à Londres en 1822, et qui embrasse la mer Rouge, le golfe Persique et tout l'Océan indien.

Paris, décembre 1823. E. J. D. L.

ERRATA DU TOME II DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE.

Page 583, ligne 13, Sundga, *lisez :* Sendga.
Page 597, dernière ligne, Mechhed, *lisez :* Hali.
Carte du Nedjd, Kounslyeh, *lisez :* Qounslyeh.

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE

SOUS MOHAMMED-ALY.

NOTES

SUR LE PREMIER VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

HISTOIRE
DE L'ÉGYPTE
SOUS LE GOUVERNEMENT
DE MOHAMMED-ALY.

NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Page 1. — *Mourâd-Bey.*

On connaît généralement l'histoire de ce prince; parmi les personnes qui ne sont pas étrangères à ce qui concerne l'Égypte, peu ignorent l'origine de sa fortune au temps d'Aly-Bey, et ses démêlés avec Ibrahym-Bey, qui ne cessèrent que par le partage égal du pouvoir entre ces deux chefs. L'Égypte eut alors deux *cheykhs el-beled* (gouverneurs), et le despotisme militaire fut du moins concentré dans deux mains seulement; mais le pays n'en était guère plus heureux ni plus tranquille. Tel était son état lorsque l'expédition française parut sur les côtes d'Alexandrie, le 2 juillet 1798. Un accord sincère entre les mamlouks pouvait les sauver; mais cette belliqueuse cavalerie se divisa; chacun des chefs suivit son génie et l'impulsion de son caractère. Comptant sur l'avenir, le cauteleux Ibrahym emporta en Syrie tous ses trésors, suivi des mamlouks de son parti; le vaillant Mourâd, au contraire, fit tête à l'orage, se montra digne de ses ennemis, et lutta avec constance contre l'élite des braves: il se fit estimer par son courage et par l'élévation de son caractère généreux. Il déploya même en plusieurs occasions une sorte de magnanimité. A ces qualités de l'âme, Mourâd joignait une force athlétique, don précieux dans l'Orient, et surtout parmi ses pareils.

Page 2. — *Le général Kléber.*

Les sciences et les arts ont de grandes obligations au général Kléber, pour la protection et l'accueil qu'il prodigua, pendant son trop court commandement, aux voyageurs qui s'occupaient d'explorer l'Égypte et les contrées environnantes. Non content de rassembler en un faisceau toutes les découvertes déjà faites isolément par les membres de l'institut du Kaire et de la commission des sciences et des arts, il préparait et encourageait de nouvelles excursions. Il avait arrêté un plan de travail parfaitement conçu, qui aurait procuré de grandes lumières et donné le moyen d'achever l'œuvre de la civilisation, déjà heureusement commencée sous son habile prédécesseur. Le coup funeste qui trancha les jours d'un guerrier cher à ses compagnons d'armes, détruisit presque tout espoir d'amélioration. Cependant quelques germes féconds parvinrent à se développer : le spectacle de l'industrie et de l'activité françaises réveilla la langueur d'un peuple opprimé par l'étranger depuis tant de siècles. Le pays fut assaini, des institutions généreuses furent adoptées, l'agriculture se perfectionna, et l'on fit de nombreux efforts dont l'Égypte commence enfin à goûter quelques fruits.

Page 4. — *Projets d'établissement du général Menou.*

Le général Menou, successeur de Kléber, suivit une route bien différente; son zèle actif mais aveugle, son instruction peu commune mais mal appliquée, ne produisirent aucun bien ni pour l'armée ni pour le pays. Il eut la maladresse de faire entrevoir aux troupes qu'elles ne reverraient plus la France. Il prit un nom turk et se maria avec la fille d'un musulman. Sa conduite capricieuse et injuste envers les généraux lui aliéna les esprits; il tomba de faute en faute, et l'homme qui désirait le plus ardemment de conserver l'Égypte à la France fut la seule cause qui la lui fit perdre.

Page 7. — *Mort de Mourâd-Bey.*

La mort presque subite de Mourâd-Bey coïncida d'une ma-

nière fâcheuse avec la fatale bataille du 30 ventôse an IX (21 mars 1801). Les Français donnèrent des pleurs à sa fin précoce, comme il en avait donné lui-même à la catastrophe de Kléber. On fit circuler beaucoup de bruits sur la cause de cette mort; mais il paraît constant que ce fut la peste. Cet homme intrépide et influent aurait joué un grand rôle dans la lutte des Français contre les alliés, et peut-être aurait changé la fortune.

Page 9. — *Évacuation de l'Égypte.*

Si les fautes énormes du général Menou eurent la plus grande part aux causes qui ont enlevé l'Égypte à la France, la justice oblige de reconnaître qu'il a défendu cette conquête avec la plus grande opiniâtreté, et qu'il n'a ménagé aucun sacrifice pour remplir jusqu'au bout un devoir rigoureux. Quand il traita avec les alliés, la garnison d'Alexandrie, assiégée depuis six mois, était réduite aux dernières extrémités, aux privations les plus dures : on vivait depuis long-temps de la chair du cheval, et déjà l'on était condamné à manger des animaux immondes. Une population nombreuse avait quitté la ville. La ration était limitée à quelques onces de riz. Enfin, depuis long-temps les troupes du Kaire et tout le reste de l'armée avaient capitulé, et la garnison avait perdu, avec l'espérance, tout ressort et tout courage moral. Menou, presque seul, résistait avec une ardeur, une activité au-dessus de son âge. L'honneur français, la gloire de la patrie, les dangers même exaltaient son âme au plus haut point, et il faisait mille efforts pour inspirer à des hommes épuisés et découragés la résolution qu'il avait prise de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Pages 10, 11. — *Situation des mamlouks.*

Après la séparation de Mourâd et d'Ibrahym-Beys, le corp des mamlouks se réduisit à moitié; plusieurs kâchefs rentrèrent en Égypte et vécurent tranquilles dans leurs propriétés; la maison de Mourâd et celles de l'Elfy perdirent beaucoup de monde par les combats, les fatigues et les privations. Personne n'ignore

combien les batailles de Chobrâkhyt, des Pyramides, de Sedment, furent meurtrières pour cette brave milice; et quelles pertes lui fit essuyer, dans sa poursuite infatigable, le corps d'armée du général Desaix.

Plus de vingt mille hommes de la meilleure cavalerie furent ainsi réduits à quatre ou cinq mille, compris les mamlouks émigrés, qui rentrèrent à la paix avec Ibrahym leur chef, déjà avancé en âge. Les autres chefs avaient montré pendant la guerre de l'audace et de la persévérance; ils pouvaient encore inspirer des craintes à la Porte, qui, après tout, avait gagné à l'expédition des Français. Ce que ceux-ci avaient commencé sur le champ de bataille, celle-là voulut l'achever par une voie plus courte et plus sure, et la destruction entière des mamlouks fut résolue. Il est difficile de croire que l'ambassadeur anglais près de la Porte ait partagé les vues du divan : la conduite du général Hutchinson suffirait pour le faire penser.

Outre les mamlouks échappés à la guerre, il y avait encore dans leurs rangs trois à quatre cents Français, restés en Égypte après l'évacuation, et dont la présence ajoutait à ce noyau une force aisée à concevoir.

Page 10. — *Camp de César.*

On appelle ainsi, d'après le nom arabe du lieu, *Qasr-Kiasserah*, une enceinte romaine, bâtie en briques et assez bien conservée, située à 6000 mètres vers l'est d'Alexandrie, sur le bord de la mer. C'est un carré de 250 mètres de côté. Le nom banal de Camp de César lui convient mieux qu'à d'autres enceintes pareilles, parce que Nicopolis, que la géographie nous apprend avoir été en ce même lieu, avait pris son nom d'une victoire remportée sur Antoine par César Auguste.

Page 13. — *Les mamlouks appelés par le capitan-pacha.*

Si l'on ne connaissait l'imprudence des mamlouks et leur confiance orgueilleuse, on aurait de la peine à comprendre comment ils se rendirent à Aboukyr auprès du capitan-pacha.

Mourâd-Bey n'aurait répondu à son appel qu'en se faisant accompagner de toute sa maison. Suivis de quatre mille hommes de cavalerie, les beys pouvaient espérer de bonnes conditions; et ils devaient prendre ce parti, quand même ils n'auraient pas pénétré le dessein de la Porte ottomane.

Page 14. — *Massacre des beys.*

Cette première catastrophe des mamlouks a été racontée et jugée en Europe très-diversement : il est à peu près certain que le capitan-pacha fut contraint d'obéir aux ordres exprès du divan. Pendant la guerre avec les Français, il avait donné la mesure de son caractère qui n'était ni féroce ni perfide à ce point; ajoutez que l'atrocité de ce massacre fut encore plus odieuse par la précaution que l'on prit de faire promettre aux beys de ne pas réclamer l'assistance des chefs de l'armée britannique. Au surplus, cette dernière circonstance, autant que la démarche du général Hutchinson, prouve encore que les Anglais furent étrangers à cet horrible guet-apens.

Page 16. — *Ishâq* ou *Isaac-Bey.*

Cet homme délié, habile négociateur, était le conseil du capitan-pacha. Pendant le blocus d'Alexandrie par les alliés, Ishâq-Bey eut diverses missions qui le firent connaître des assiégés pour un homme de mérite. Il avait été élevé en Europe, et il l'avait parcourue en plusieurs sens. Ses manières étaient faciles, et il était doué de la politesse française; circonstance qui se rencontre à la vérité chez les Persans, mais rarement chez les Turks.

Page 18. — *Cheykh el-Bekry.*

Le cheykh el-Bekry était l'un des principaux membres du divan du Kaire. Cette assemblée examinait toutes les affaires intérieures, et c'était sur son avis, toujours éclairé par de mûres discussions, que le général en chef prenait les mesures impor-

tantes pour l'administration du pays. El-Bekry fut aussi l'un des cheykhs qui montrèrent le plus de bonne volonté et même d'attachement pour la cause des Français. Telle fut l'origine des liaisons que sa fille eut avec ces derniers. Pendant tout le cours de l'occupation, il y eut peu ou point d'exemple semblable parmi les familles distinguées; non-seulement l'armée respecta la religion et ses usages; mais les femmes continuèrent à rester recluses, et l'on n'eut à reprocher aux Français aucune infraction aux lois mahométanes ou aux habitudes égyptiennes. La fille du cheykh el-Bekry avait l'imprudence de sortir sans voile ou voilée imparfaitement, parée de ses habits les plus riches; elle avait coutume de porter des bracelets d'or massif aux bras et aux jambes.

Page 18.—*Ibrahym-Bey et Osmân-Bey Bardissy.*

Maintenant que la conquête de la Nubie, par le vice-roi d'Égypte, a porté le dernier coup aux mamlouks réfugiés à Dongolah, et anéanti les faibles restes de cette milice, le moment paraît venu d'en écrire l'histoire: il importe donc de recueillir tous les matériaux; et avant que le temps n'obscurcisse la vérité, de bien éclaircir les faits compliqués. La circonstance récente qui mérite le plus qu'on prenne ce soin, est la position des mamlouks vis-à-vis de la Porte, de la France et de l'Angleterre, depuis l'année 1798. Tous les ressorts secrets qu'ont fait jouer ces puissances ne sont pas entièrement connus, mais on en sait assez pour démêler les causes des événemens principaux, sinon pour dévoiler les intrigues diplomatiques. On doit regarder la paix faite avec Mourâd-Bey, en 1801, comme l'époque de laquelle date un changement favorable dans les dispositions de la France à l'égard des mamlouks. L'évacuation de l'Égypte n'aurait laissé aucun point d'appui à la première, si les seconds eussent disparu tout-à-fait; tandis que la présence de ceux-ci et leur attitude hostile fournissaient un élément de résistance contre la Porte, et le moyen de rentrer un jour dans le pays. De son côté, l'Angleterre faisait le même calcul, et avait les

yeux fixés sûr cette milice, avec un avantage de plus, celui de pouvoir réclamer une part dans le fruit d'une conquête à laquelle ses troupes de terre et de mer avaient tant contribué. Les mamlouks se flattaient que l'Égypte avait été reprise à leur profit, et qu'on allait, sinon leur rendre l'autorité suprême, du moins leurs maisons, leurs terres et leurs richesses. De ces intérêts divers et de ces espérances secrètes, naissait une situation très-compliquée qui devait amener bien des incidens et des combinaisons imprévues. Suspects à la Porte, les beys, un jour ou l'autre, devaient être sacrifiés; mais la France et l'Angleterre pouvaient secrètement soutenir leurs prétentions. Enfin, les mamlouks avaient un rôle difficile à jouer vis-à-vis des trois puissances. Il fallait ménager le ressentiment des unes et briguer l'appui des autres. Ce rôle eût exigé autant d'adresse qu'ils avaient de bravoure, autant d'habileté qu'ils avaient d'imprudence.

Ces réflexions étaient nécessaires pour comprendre la démarche d'Ibrahym-Bey et d'Osmân-Bey Bardissy auprès du premier consul de France, démarche qui demeura stérile: on craignit de porter ombrage à la Porte. Cependant, peu de temps après, le colonel Sébastiani eut une mission qui n'était pas étrangère à l'ouverture des beys.

Page 18. — *Girgeh.*

Ce lieu est la capitale de toute la Haute-Égypte : il a succédé pour l'importance, et sous le rapport administratif, à l'ancienne Ptolémaïs, comme cette ville toute grecque avait remplacé elle-même Thèbes et Abydus. Girgeh, sous la domination des Arabes et des Turks, a retenu son nom chrétien. On y trouve encore des églises cophtes placées sous l'invocation de saint Georges, qui a donné son nom à la ville. C'est en quelque sorte le magasin de grains de toute la Thébaïde.

Page 21. — *El-Hoch ou el-Khouch.*

Village situé au S.-O. de Damanhour, à environ vingt-cinq

mille mètres. (*Voyez* le grand atlas géographique de l'Égypte, planche 37.)

Page 26. — *Minyeh.*

La situation de cette ville sur le fleuve est telle, que les plus petites barques ne peuvent échapper à celui qui l'occupe. Minyeh est le chef lieu de l'Égypte moyenne; elle a succédé à l'ancienne Hermopolis; son étendue et sa population sont médiocres, mais sa position est forte, et ses jardins sont agréables.

Page 27. — *Attaque des troupes contre la maison du pacha.*

Le gouverneur occupait l'ancienne maison de l'Elfy-Bey, que le général en chef de l'armée française avait habitée. Ce palais est environné de beaux jardins : il est sur le côté occidental de la grande place Ezbekyeh. Pour bien connaître le lieu de la scène, consultez, dans la *description de l'Égypte*, le plan de la ville du Kaire, planche 26, *État moderne.*

Page 29. — *Retraite de Mohammed-Pacha.*

Parmi les Français restés en Égypte, après le départ de l'armée, plusieurs se mirent au service des Turks, et tout le reste avec les mamlouks; les uns et les autres donnèrent des preuves d'une fidélité inaltérable. Mohammed-Pacha eut à s'en louer dans sa catastrophe. (*Voyez* p. 34 du I[er] vol.)

Page 29. — *M. Rosetti.*

Voyez, sur ce consul d'Autriche, les détails biographiques renfermés dans le second volume.

Page 33. — *Fort Shulkowsky.*

La mosquée dite Gâma'-ed-Dâher était une des plus anciennes du Kaire, et déjà abandonnée à cause de sa position extérieure

à la ville, quand les Français en firent un fort. Il prit le nom du malheureux Shulkowsky, après la révolte qui éclata le 22 octobre 1799. On sait que l'insurrection dura trois jours, et mit l'armée et toute l'expédition en péril. Cet officier distingué succomba auprès du fort, en se défendant vaillamment contre une nuée d'Arabes. (*Voyez* le plan du Kaire, dans la *description de l'Égypte, état moderne*, planche 26.)

Page 34. — *Kasr el-Ayny.*

Du temps de l'expédition française, cette maison, qui portait aussi le nom de ferme d'Ibrahym-Bey, fut transformée en hôpital. Elle est agréablement située non loin du Nil, à l'ouest de la ville du Kaire. C'est dans la plaine qui les sépare que les mamlouks avaient coutume de se livrer au jeu du géryd. L'île de Roudah, renommée par ses jardins et par son allée de sycomores, presqu'autant que par son nilomètre, est placée en face de Kasr-el-Ayny. (*Voyez* le plan des environs du Kaire, *description de l'Egypte; état moderne*, planche 15.)

Page 49. — *Crue du Nil insuffisante.*

C'est un phénomène heureusement rare en Égypte, qu'une crue du Nil qui s'arrête au milieu de sa marche. La disette le suit infailliblement, ou du moins le renchérissement extrême des denrées. Rien ne serait plus facile que de conserver des grains dans les années d'abondance, c'est-à-dire à peu près tous les ans. Le sol et le climat s'y prêteraient parfaitement. Mais quelle amélioration pourrait-on attendre des mamlouks et des gouverneurs temporaires?

Page 50 et suiv. — *Fautes des mamlouks.*

Les mamlouks, devenus maîtres du Kaire, ne profitèrent pas de la bonne fortune. La fougue et l'imprudence qui leur est propre leur firent commettre faute sur faute. Un seul homme, à défaut de Mourâd-Bey, eût pu les sauver; mais il manquait de

caractère, et l'âge l'avait glacé. La rivalité acheva de les perdre. Elfy, Bardissy et les autres, devaient sacrifier leurs prétentions et leurs ressentimens à l'intérêt commun. Ils l'eussent fait peut-être sans les instigations de la Porte.

Page 59. — *Edkou.*

Village situé entre Aboukyr et Rosette, non loin de la mer. Les Français appelèrent *maison carrée* un grand okel ou caravansérail auprès duquel s'écoulent les eaux du lac d'Edkou, quand il se remplit au temps de l'inondation.

Page 62. — *Hamad.*

Village sur le Nil, au midi de Rosette.

Page 64. — *Chobrâ.*

Joli village placé au-dessous du Kaire, à six mille mètres au nord, où le vice-roi d'Égypte a sa maison de campagne. Chalakân est à vingt mille mètres du Kaire, au nord-ouest. (*Voyez* l'atlas géographique d'Égypte, planche 24.)

Page 66. — *Zefté.*

Village à cinq mille mètres de Chalakân, au nord. (Voyez *ibid.*, planche 25.)

Page 69. — *Le cheykh Sadât.*

Le cheykh Mohammed el-Sadât, au temps de l'expédition, passait pour exercer une grande influence : il savait remuer les passions du peuple, en se couvrant du manteau de la religion. Il fut regardé généralement comme ayant fomenté la première révolte du Kaire. Après la seconde, qu'il avait aussi excitée, il paya cher son crédit et ses succès populaires. Le général en chef, vainqueur à Héliopolis, lui imposa une forte contribution,

et poussa la rigueur jusqu'à lui faire infliger le supplice de la bastonnade; en quoi il ne fut pas approuvé de l'armée.

Page 74. — *Elfy-Bey.*

Les détails que renferme cet ouvrage sur la vie d'Elfy-Bey nous dispensent de faire connaître ce personnage, qui a joué un grand rôle, soit pendant, soit depuis l'expédition française. C'était un homme de mœurs élégantes, et d'un esprit plus orné que les autres beys. Il ne se joignit pas au corps de Mourâd-Bey dans la guerre de la Haute-Égypte. Il préférait d'observer les environs du Kaire, d'attirer les Arabes dans son parti, d'enlever les convois et les troupes isolées. Quand on le cherchait dans la Basse-Égypte, il était au midi du Kaire, et si on voulait le surprendre, il se jetait aussitôt dans le pays inférieur, en passant par derrière le Mokattam [1]. Brave cependant, il ne refusait pas le combat dans l'occasion. Son palais du Kaire, dans la place Ezbekych, était un des plus agréablement situés, et le général français en avait fait son quartier-général. On n'est pas surpris que les Anglais aient jeté les yeux sur ce bey pour l'attacher à leur cause, et en faire un instrument.

Page 75. — *Entrevue d'Osmân-Bey Bardissy avec Mohammed-Aly.*

La multiplicité des événemens relatés dans cette histoire ne permettra pas toujours au lecteur de distinguer ceux qui ont eu de l'influence sur les affaires du pays; c'est pourquoi nous signalerons de temps à autre les faits les plus importans : l'attention du lecteur en sera soulagée. Il est essentiel de remarquer l'effet produit en Égypte par l'arrivée d'Elfy-Bey. Avant son retour d'Angleterre, l'homme le plus marquant parmi les beys était Bardissy. L'occasion était belle pour préparer la destruction des mamlouks; la Porte ne manqua pas de la saisir. Il fallait

[1] Montagne sur laquelle est bâti le château du Kaire.

exciter entre les deux beys la jalousie et la défiance, empêcher qu'ils ne s'unissent dans l'intérêt commun, déterminer même Bardissy à sacrifier un rival; c'est ce que le divan insinua ou prescrivit à Mohammed-Aly. Delà tous les maux qui ont frappé les beys, et amené leur perte totale en peu d'années. Cet acte de la politique ottomane était d'autant plus adroit, qu'il ruinait la prétention secrète d'une grande puissance dans la personne du bey sacrifié. C'est ainsi que la Porte soutient avec succès contre les cours de l'Europe une lutte inégale, et se débarrasse de ses ennemis en les mettant aux prises les uns avec les autres. Au reste, on ne peut douter des projets de l'Angleterre sur Elfy-Bey, d'après l'accueil qu'il obtint à Londres, et les richesses qu'il en rapporta. On poussa la courtoisie jusqu'à remplir ses caisses de meubles précieux, d'étoffes de tout genre et d'instrumens de musique.

Page 85. — *Insurrection étouffée au Kaire.*

L'influence que les cheykhs eurent sur le peuple dans cette occasion, rappelle un événement analogue arrivé durant l'expédition, et la fermeté de caractère du cheykh el-Mohdy. L'autorité française accusait les cheykhs d'avoir fomenté une sédition. Des plaintes furent portées au divan même. El-Mohdy se leva et dit : « Vous nous accusez injustement; c'est à nous que « vous devez la tranquillité du peuple; elle dépend de nous « seuls, et la preuve que nous n'avons pas excité de révolte, « c'est qu'il n'y en a pas eu. » On pourrait citer plus d'un trait semblable de la part des cheykhs de cette époque: Ces hommes doivent leur influence, non pas seulement à l'empire de la religion, au fanatisme de la populace, mais encore à leurs moyens personnels, à une raison forte, à beaucoup plus de jugement et d'esprit qu'on ne leur en accorde communément.

Page 86. — *Birket-el-Fyl.*

C'est le nom qu'on donne à une place du Kaire, longue, de

forme irrégulière, située au midi de la ville, qui, ainsi que la grande place Ezbekych, et même que toute l'Égypte, a trois aspects différens pendant le cours de l'année : durant quatre mois elle est couverte par les eaux de l'inondation, et l'on s'y promène en bateaux; on y sème ensuite, et pendant quatre mois elle offre une belle verdure; enfin, après la récolte, c'est une place poudreuse. Elle est bordée d'un grand nombre de palais et de maisons de plaisance appartenant aux beys. (Voyez *Description de l'Égypte*, *état moderne*, planche 26 et planche 39.)

Page 86. — *Fort de l'Institut.*

On donnait ce nom à un fort bâti entre le Kaire et l'île de Roudah, sur une des hautes montagnes de décombres dont la ville est environnée. (Voy. *Descr. de l'Ég.*, *état moderne*, pl. 26.)

L'Institut d'Égypte et la commission des sciences et des arts occupaient un petit quartier situé non loin de Sitty-Zeynâb et du canal. Là étaient le lieu des séances, la bibliothéque, les laboratoires de chimie et de physique, la ménagerie, le jardin de botanique, les ateliers de mécanique, etc. Les membres de ces compagnies habitaient les maisons de Qâsim-Bey, de Hassan-Kâchef et plusieurs autres [1].

Un vaste corridor découvert de la maison de Hassan-Kâchef avait servi à tracer une grande méridienne, construite par les astronomes avec beaucoup de soin.

Outre les séances périodiques de l'académie du Kaire, il y avait dans le *jardin de l'institut*, ci-devant de Qâsim-Bey, des réunions libres, où quarante à cinquante personnes venaient, chaque soir, s'entretenir des projets de voyage, des découvertes déjà faites, des questions si variées et si intéressantes que présentaient l'Égypte physique, l'Égypte ancienne, le gouvernement du pays et les mœurs des habitans. Les progrès mêmes des sciences physiques et mathématiques occupaient, au Kaire, les Monge et les Berthollet comme s'ils eussent habité une capitale

[1] *Voyez* les planches 55, 57 et suivantes.

d'Europe au sein d'une paix profonde; tandis que leurs disciples, formés à une savante école, s'essayaient à marcher sur leurs traces, et qu'ils appliquaient à l'art d'observer, et à la description du pays, les méthodes rigoureuses qu'ils avaient apprises. C'est là que Monge étendit les limites de la géométrie à trois dimensions, que Berthollet fit de la teinture une science exacte, que Conté déploya les trésors de l'industrie européenne. C'est ainsi que ces grands maîtres jetaient les fondemens d'une nouvelle école d'Alexandrie; et ce germe eût produit depuis vingt années des fruits abondans, si le sort eût été favorable à nos armes; ou si la jalousie politique eût permis à la France un établissement durable, encore plus avantageux à l'humanité qu'au commerce de telle ou telle nation en particulier. Qui peut calculer ce qu'un peuple éclairé, généreux, maître de l'Égypte, ferait pour la civilisation de l'Afrique, et pour l'amélioration de l'Asie occidentale? Quel autre pays placé entre les trois continens, est en même temps plus riche, plus fertile, plus voisin de l'Europe, et possède autant d'avantages réunis ?

Page 89. — *Place de Roumeyleh.*

Grande place située au pied de la citadelle, remarquable par les tours qui forment l'entrée du château et par la mosquée de soultân Hassan, la plus élevée, et l'une des plus riches de la ville. (Voyez *Description de l'Égypte*, planches 32 et 67.)

Page 89. — *Le Mekyâs.*

Bâtiment qui occupe la partie méridionale de l'île de Roudah. Les Français avaient établi plusieurs constructions dans le voisinage: Mohammed-Aly en a fait un fort. Ce lieu est déjà fortifié naturellement par les deux bras du Nil, qui le baignent de toutes parts. Le puits qui sert à mesurer les accroissemens du fleuve est à la pointe même de l'île, et renferme une colonne octogone, divisée en coudées et en palmes. Ce monument intéressant a été l'objet des recherches les plus exactes de la part de l'institut

d'Égypte. (Voyez *Description de l'égypte, état moderne*, planches 14, 15, 16, 23, et les *Mémoires de l'Institut.*)

Page 91. — *Prudence d'Ibrahym-Bey.*

Malheureusement pour les mamlouks, la sagesse et l'expérience d'Ibrahym-Bey leur furent complétement inutiles. Ibrahym n'avait que de la prudence; il lui manquait la valeur, et le bras qui exécute un dessein sagement conçu. C'est ainsi que nous l'avons vu, en présence de l'armée française, prendre le parti de la retraite pendant que Mourâd acceptait le combat au risque de succomber. C'est cette même timidité qui empêcha les conseils d'Ibrahym de prévaloir au moment où ils auraient été salutaires. Ils ne pouvaient avoir de prépondérance, aux yeux d'hommes tels que les mamlouks, sans être accompagnés de ce courage qui donne l'exemple et qui entraîne tous les esprits. Avec plus de vigueur dans le caractère, Ibrahym eût fléchi l'âme altière de Bardissy, dirigé l'ambition de l'Elfy, étouffé entre les chefs les passions jalouses, et concentré dans ses mains toute l'autorité, dans l'intérêt commun.

Page 95. — *Mohammed-Aly.*

Le but de cette histoire étant de faire connaître ce qu'est devenue l'Égypte entre les mains de Mohammed-Aly, le lecteur doit rechercher avec curiosité tout ce qui se rapporte au commencement de sa fortune. Les journaux d'Europe ont retenti des bruits les plus bizarres sur son origine. Sa tolérance, si extraordinaire dans un pacha; son esprit supérieur aux préjugés des Orientaux et à la doctrine du fatalisme; la protection qu'il accorde au développement des arts et de l'industrie, ont fait conclure qu'il devait être né dans quelque pays civilisé, et de parens chrétiens. Un soi-disant Français émigré, attaché à la légation anglaise de Constantinople, fit annoncer, il y a deux ans, une prétendue histoire complète de Mohammed-Aly et de sa sœur Aline, mère de Mahmoud, sultan régnant, qui, dit-il, devint

sultane favorite sous Abd-ul-Hamid, grand-seigneur en 1778. Ils sont nés à la Martinique, en 1763 et 1764 (si l'on en croyait le récit en question), d'un officier supérieur français, qui obtint, en 1778, une sous-lieutenance pour l'un et une place à Saint-Cyr pour l'autre; ils auraient été pris par un corsaire de la Cavale; Mohammed-Aly retenu à la mer, et Aline vendue à Constantinople par un Arménien, puis offerte en présent au grand-seigneur : à cette historiette, on ajoutait que le sultan, à la prière d'Aline, fit rechercher le brave Mohammed et le plaça au collége du sérail. Depuis ce moment, c'est-à-dire vers 1784, jusqu'à la campagne du visir contre l'armée d'Orient, où Mohammed-Aly fut employé seulement comme aghâ, on ne rend point compte de ce qu'il devint. Cette lacune suffirait pour prouver que le récit est controuvé, quand même on expliquerait comment il attendit huit nouvelles années, c'est-à-dire en tout vingt-quatre ans, pour être nommé pacha. C'est encore au même personnage que l'on attribue la catastrophe de Mustapha-Bairaktar, et l'exaltation de Mahmoud, fils d'Aline, sultan actuel. Tous ces détails sont romanesques et sans fondement. Le fait est que Mohammed-Aly est né à la Cavale, petit port de la Romélie, à trente lieues à l'est de Salonique, six ans plus tard que ne le prétend l'émigré français. M. Lyon, négociant français, qui avait résidé longtemps dans cette échelle, l'y avait connu fort jeune, ainsi que son père, et il leur avait rendu quelques services. La suite de son histoire sera exposée dans l'ouvrage avec des détails qui laisseront peu à désirer. C'est pourquoi nous n'entrerons ici dans aucun autre développement.

Page 99. — *Boulâq.*

Ville séparée du Kaire seulement par une petite plaine. C'est le port de la capitale pour tous les navires qui arrivent du Delta, comme le vieux Kaire pour ceux qui viennent de la Haute-Égypte. Ce lieu a été incendié pendant le siége du Kaire, et reconstruit plus tard. Ismâyl-Bey, fils du pacha actuel, le même qui vient d'être assassiné en Nubie par les noirs révoltés, y avait

son palais. Plusieurs considèrent Boulâq comme un faubourg du Kaire. (*Voy.* le plan général des environs du Kaire, *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 24.

Page 100. — *Deyr-el-Tyn.*

Deyr-el-Tyn et Baçatyn sont deux petits villages, à 5000 mètres au sud du Kaire : le premier est sur le Nil; le second marque l'entrée de la vallée de l'Égarement, l'un des chemins qui conduisent à Suez.

Page 101. — *Moultezim.*

Feu Lancret, membre de l'institut d'Égypte, a lu à cette compagnie un mémoire sur le système d'impositions usité en Égypte, dans lequel il examinait la condition des propriétaires en Égypte et la nature du droit de propriété. On peut consulter ce mémoire, qui est imprimé dans la *Description de l'Égypte* (*état moderne*, tom. Ier), et qui est digne de son savant auteur, l'un des hommes les plus distingués parmi les élèves de l'école polytechnique, qui ont pris part à l'expédition.

Pour la définition du mot *Moultezim*, voyez aussi les doctes mémoires de M. Silvestre de Sacy, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Page 104. — *Kobbet-el-Azab.*

Position à 2000 mètres au nord-est du Kaire. La fin du mont Mokattam ou mont coupé, est au midi de ce point. On sait que cette montagne, appelée aussi *Arabique*, après avoir suivi la rive droite du Nil depuis la dernière cataracte jusqu'au Kaire, s'épanouit vers l'est, et se porte jursqu'à Suez, tandis que la montagne Libyque se dirige en même temps vers l'ouest, de manière à laisser entr'elles un vaste espace où les eaux du fleuve circulent librement, et qui forme le grand et le petit Delta.

Page 105. — *Kelyoub.*

Cette grosse bourgade est le chef-lieu de la province de son

nom, appelée aussi province du Kaire. Kelyoub, ou plutôt Qelyoub, est le reste d'*Héliopolis*, ainsi corrompu. Par abréviation, l'on écrivait *Héliop.* Les itinéraires portaient aussi *Heliu*, prononcé *Heliou*. Les Arabes n'ayant point le *p*, et ayant remplacé l'aspiration par le *q*, ont fait *Qelyoub*. On trouve aujourd'hui dans cet endroit des débris d'antiquités, qui ont évidemment appartenu à Héliopolis. Ayant succédé à cette ancienne ville, après sa destruction, on conçoit comment il en a pris le nom. La distance de Kelyoub aux ruines actuelles est de 10000 mètres vers le nord-ouest. (Voyez l'*Atlas géographique*, planche 24.)

Page 106. — *La citadelle du Kaire.*

La citadelle qui commande le Kaire est commandée elle-même par le mont Mokattam, qui en est tout près, ce qui détruit l'avantage de sa position. Elle renferme le puits dit de Joseph et le palais du même nom, lieux célèbres l'un et l'autre par les voyageurs, et appelés ainsi, non pas du nom du patriarche, mais de celui de Yousef Salah el-dyn ou Saladin.

Pages 109 et 117. — *Madame Mourâd-Bey.*

Sitty-Nefysseh, veuve d'Aly-Bey et seconde femme de Mourâd-Bey, se fit connaître, pendant le cours de l'expédition française, sous les rapports les plus honorables. Peu de femmes ont montré à cette époque autant de dignité. Son caractère noble et généreux fut admiré des Français. Elle était plus instruite que les femmes de l'Orient ne le sont d'ordinaire, et ses manières étaient agréables autant que son âme élevée. Elle supporta le malheur sans se plaindre; et, quoique isolée et sans appui, elle continua de rendre à son mari tous les secours qu'il pouvait attendre de son dévouement et de sa tendresse. On doit rendre un hommage semblable à la femme d'Ibrahym-Bey. Quand on apprit au Kaire le débarquement de l'armée française, tous les

Européens furent menacés. Il y allait de leur vie, lorsque cette femme généreuse eut le courage de les recueillir dans sa maison, comme dans un asile inviolable.

Aussi pendant l'occupation du Kaire par les Français, les femmes des mamlouks restèrent dans la ville, sans être tourmentées ni vexées en aucune façon.

Page 118. — *Torrâh*.

Petit village et château-fort placés au midi et à l'opposé de Baçatyn, à l'entrée de la vallée de l'Égarement.

Page 126. — *Firmans de la Porte*.

On aurait de la peine à comprendre comment, avec sa faiblesse, avec le discrédit où ses firmans sont tombés, la Porte peut venir à bout de l'exécution de ses desseins, si l'on oubliait que la politique est une arme plus puissante que la force et la violence, et que le divan sait la manier avec le plus grand succès. Pour conserver l'Égypte, disputée par les beys et par des chefs ambitieux, le grand-seigneur veut faire marcher ceux-ci en Arabie, il ordonne aux Albanais de rentrer dans leurs foyers; mais ses ordres sont dédaignés; tous restent dans le pays; et cependant le divan atteint son but un peu plus tard, à force de persévérance et de concessions ménagées.

Page 127. — *El-Khankah*.

Gros bourg à 20000 mètres au nord-est du Kaire, non loin de Birket el-Hâggy, lieu où se rassemble la caravane des pèlerins de la Mecque, sur la lisière des sables.

Page 128. — *M. Royer*.

Tout le monde a entendu parler de l'empoisonnement des pestiférés devant Saint-Jean-d'Acre, effectué, dit-on, au mo-

ment où ils tombaient au pouvoir de l'ennemi. C'est, ajoute-t-on, à M. Royer, pharmacien de l'armée, que fut confiée cette mission odieuse. Mais quelques détails prétendus authentiques que l'on ait publiés sur ce sujet, l'on est forcé de convenir, après avoir remonté aux sources, qu'il règne encore une grande incertitude sur les circonstances du fait et sur le fait en lui-même. Il paraît, au reste, que l'homme à qui l'on impute l'exécution des ordres du général en chef ne songea point à repousser cette accusation. On le voit demeurer tranquille au Kaire, et continuer d'y résider après le départ des Français. C'est le même qui fut le héros de l'aventure rapportée page 128.

Page 141. — *Route du Kaire à Tripoli.*

Le chemin suivi par l'expédition américaine contre le dey de Tripoli, ayant pour point de départ Birket el-Gheytâs, paraît se confondre avec le chemin ordinaire des pèlerins barbaresques à leur retour d'Égypte. (*Voyez* ce dernier itinéraire dans le *Voyage à l'oasis de Syouah*, qui se publie actuellement.)

Page 147. — *Le Mahkameh.*

Il y a plusieurs lieux de ce nom : celui-ci est situé au même endroit que la maison du qâdy. Un autre est situé dans le quartier de Bâb el-Kharq. Il s'y trouve un bureau d'écrivains turks où se font inscrire ceux qui veulent se marier. Ce bureau fournit des partis à épouser, comme celui qui est fondé à Paris. (Voyez *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 26.)

Page 147. — *Tentâh.*

Ville du Delta, où se rend chaque année une immense multitude de pèlerins qui viennent visiter le tombeau de Seyd-Ahmed el-Bedâouy, né à Fez, fameux par sa sainteté et par ses miracles. La mosquée que lui éleva le sultân el-Malek el-Nassar,

au commencement du quatorzième siècle de l'ère vulgaire, est une des plus belles de l'Égypte. Les dévots s'y rendent du fond de l'Abyssinie, de l'Arabie et de toutes les parties de l'Égypte. Le commerce fait son profit de ce saint pèlerinage. (Voyez l'*Atlas géographique de l'Égypte*, planche 29. Le lecteur est prié de consulter cet atlas pour la position des autres villes et villages mentionnés dans le reste du volume.)

Page 151. — *Voleurs arabes.*

L'adresse des voleur arabes était passée en proverbe parmi les troupes de l'expédition française : on ne peut lui comparer que l'audace de ces même hommes. Ils dérobaient les armes, les équipages, les chevaux au milieu de nos campemens; les épées mêmes au côté des officiers; puis ils cachaient leur butin et eux-même dans des meules de fourrage, au risque d'y étouffer. On a vu de ces gens, dans la Haute-Égypte, démolir le derrière des maisons pour dépouiller les soldats endormis, et cela avec une promptitude et une dextérité qui ne permettaient de s'en apercevoir que quand le voleur était déjà loin. Voici un trait dont j'ai été témoin sur le Nil. Un Arabe qui nageait derrière notre barque, parut subitement sur le tillac et enleva le turban du râys (pilote), puis se jeta dans le fleuve qu'il traversa tout entier, nageant entre deux eaux; il reparut ensuite sur la rive opposée, à quatre cents toises de nous.

Page 161. — *Exaltation de Mohammed-Aly.*

La rare prudence de Mohammed-Aly éclate dans cette circonstance difficile : les cheykhs, disposant du peuple, il les amène à son parti. Bientôt la multitude se répand en plaintes contre la tyrannie du gouverneur, et sa vie est menacée. Mohammed-Aly laisse agir ses partisans; il feint de refuser le pouvoir suprême; pendant ce temps, on agit secrètement pour lui à Constantinople, et il attend plus de deux mois le firman de la Porte, avant d'user de son autorité, quoique le peuple et les cheykhs l'eussent

déjà reconnue, et qu'il y eût du danger à temporiser : mais braver la puissance souveraine était pour lui le plus grand péril à éviter. Un an plus tard, il eut encore un plus grand besoin de sa prudence consommée. (*Voyez* ce Ier volume, page 213.)

Page 185. — *Bâb el-Fotouh et environs.*

Il faut connaître le lieu de la scène où se passa cette échauffourée, pour juger de toute l'imprudence des mamlouks. Hasanyeh est un quartier extérieur, mais contigu à l'ancienne enceinte dont les portes appelées Bâb el-Fotouh, Bâb el-Nasr, Bâb el-Charyeh font partie. La grande rue où entrèrent les mamlouks, après avoir passé par Bâb el-Fotouh (la porte de la Victoire), est d'une médiocre largeur, très-peuplée, et renferme une immense quantité de boutiques. Il en est de même des rues qui conduisent à Bâb el-Zoueyleh, à la grande mosquée el-Azhar et aux autres endroits où les beys et leurs gens se portèrent. Il est visiblement impossible à la cavalerie de se former et d'agir dans ces communications étroites, et habitée par une immense population ; les mamlouks se livraient eux-mêmes à leur ennemi, pieds et poings liés, en faisant une attaque aussi téméraire. Suivez, sur le plan du Kaire, la marche des beys. (*Description de l'Égypte*, planche 26 de l'*état moderne*.)

Page 211. — *Lac de Mœris.*

Pendant une longue suite de siècles, l'Égypte, gouvernée par ses propres lois, vit fleurir l'agriculture, l'industrie, les arts et toutes les sources de la prospérité intérieure. A cette époque, de nombreux canaux faisaient jouir des bienfaits de l'inondation les endroits les plus reculés du pays, et plusieurs de ces bras artificiels servaient à débarrasser les terres supérieures de l'eau surabondante. Tel fut le grand canal qui transportait l'excédant de l'inondation dans le vaste bassin du lac de Mœris, dont la position intermédiaire, sur le plan de la vallée du Nil, permettait en de certaines circonstances d'en tirer les eaux nécessaires

pour arroser les terres inférieures. Ainsi la sagesse de l'Égypte avait pourvu aux cas assez rares où le Nil refusait son tribut annuel, sans qu'alors on pût rien attendre du secours des pluies. L'ensemble du canal [1] et du lac de Mœris [2] formait un système admirable qui a immortalisé son auteur, et qui a excité les éloges de toute l'antiquité. Depuis l'invasion des barbares (car on peut appeler ainsi les Perses comparés aux Égyptiens), l'Égypte a perdu tous les bienfaits de son ancienne industrie, et même une partie de ses avantages naturels. Les Romains firent quelques efforts pour entretenir l'agriculture; Alexandrie devint le grenier de Rome, et tout asservi qu'il était, le pays demeura toujours, pour ses maîtres avides, le territoire le plus fertile et la ressource la plus précieuse dans les années de disette. (Voyez *Mém. sur le lac Mœris*, *Descr. de l'Égypte*, *antiq. mém.*, tom. Ier.)

Page 254. — *Résistance de Damanhour.*

La ville de Damanhour avait montré le même courage et la même persévérance pendant le cours de l'expédition française, dans une cause toute différente : ce qui est une preuve de la bravoure propre aux habitans.

Page 270. — *Expédition anglaise.*

On connaît peu en Europe la tentative faite par les Anglais en 1807, pour s'emparer de l'Égypte, et dont l'issue fut si malheureuse. La première relation qui en ait paru en France fait partie de l'ouvrage intitulé : *Histoire des Wahabys*, qui parut sans nom d'auteur, mais que l'on sait être l'ouvrage d'un homme aussi distingué par son esprit que par son savoir, M. de Corancez, ancien consul général à Alep, et que sa position mettait à portée

[1] Aujourd'hui *Bahr-Yousef*, le fleuve de Joseph.

[2] *Birket-el-Qeroun* (*Lac-Cornu*), ou *Birket-Qaroun* (lac Caron), suivant d'autres.

d'être bien instruit de l'événement [1]. On a lieu d'être étonné que Mohammed-Aly ne fût pas depuis long-temps sur ses gardes, et que la descente des Anglais l'ait surpris sans défense. Averti comme il l'était, par l'arrivée de l'Elfy et par les démarches du consul britannique, il devait s'attendre chaque jour à des hostilités. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'une armée européenne ait cédé à de si faibles efforts, et ait si promptement succombé devant des ennemis pris au dépourvus, mal armés et sans tactique. Il est vrai que le pacha, dirigé par de bons conseils, eut la sagesse de réunir en un point toutes ses forces, et concentra toutes ses ressources. Dans une circonstance tout-à-fait semblable, le général Menou en agit tout autrement: le succès fut aussi bien différent.

Page 285. — *Coupure de la digue du lac Maréotis.*

On sait que la province de Bahyreh essuya un grand dommage et même un tort irréparable par la coupure de la digue du canal d'Alexandrie, opérée en 1801, lors du blocus de cette ville. Plus de quarante village et leurs terres furent submergés sous les eaux salées. Autrefois le lac Maréotis était rempli par les eaux du Nil; des jardins fertiles, de riches vignobles entouraient cette vaste étendue. Au temps d'Abulféda, ces cantons étaient encore cultivés soigneusement: il en parle comme d'endroits dont le séjour était délicieux; mais les eaux ayant cessé de parvenir en quantité suffisante dans le grand canal de Bahyreh, le lac se vida par l'évaporation, et le peu d'eau qui resta au fond, alimenté par les filtrations et les eaux pluviales, devint saumâtre par la salure naturelle des terres de l'Égypte, et hors d'état de servir aux irrigations. Quelque temps avant le 1er avril 1801, jour de la coupure de la digue par l'armée anglaise, une partie de nos troupes traversa le lac Maréotis, sans trouver au fond rien qu'un terrain fangeux. La coupure fut élargie successivement par la pression des eaux du lac d'Aboukyr, communiquant avec la mer. Ce ne fut qu'après plus de quarante jours que

[1] Paris, 1810, 1 vol. in-8°, *voyez* page 199.

le niveau fut établi à l'extrémité occidentale du lac Maréotis, auprès de la tour des Arabes et des ruines de Taposiris.

On voit que la digue, fermée depuis l'expédition, fut de nouveau r'ouverte par les Anglais. Aujourd'hui, d'après les travaux que le pacha fait exécuter, on espère opérer, avec le temps, le desséchement du lac Maréotis; mais comment se débarrasser de la masse énorme de sels de mer qui auront été déposés sur le fond de cet ancien lac d'eau douce?

Page 308. — *Affaire de Régeb-Aghâ.*

Bâb el-Kharq est le lieu de la scène : c'est une rue qui précède le mousky, étroite et fort peuplée; les maisons sont très-hautes. Il est facile de se représenter le désordre affreux que doivent produire dans ces rues populeuses des attaques de la nature de celle qui est racontée ici, et prolongées pendant quatre jours par une résistance opiniâtre : telle est pourtant la destinée de la ville du Kaire.

Page 309. — *Trait de Mohammed-Aly.*

Il suffirait de l'anecdote de la fausse magicienne pour établir la grande supériorité de Mohammed-Aly sur tous ceux qui lui ont disputé le gouvernement de l'Égypte. On peut même regarder ce trait de fermeté et de présence d'esprit comme un phénomène dans un pays semblable; il le serait encore dans plus d'un pays de l'Europe. On ne citerait guère de chef musulman capable de braver à la fois les terreurs de la superstition et le fanatisme du peuple, et surtout de démasquer lui-même, par une action aussi hardie, la fraude et l'imposture. Au reste, il paraît bien que la prétendue sorcière était une femme sujette à l'affection connue des médecins sous le nom d'hallucination.

Page 317. — *Bruit répandu d'une nouvelle expédition française.*

De temps à autre, le bruit se répandit du départ d'une flotte

française dirigée sur l'Égypte. Cette nouvelle n'avait point de fondement, mais il n'en est pas de même du projet d'expédition. Le chef du gouvernement nourrissait toujours l'espoir de reprendre une si belle conquête; et l'on ne peut trop regretter qu'il l'ait négligée pour d'autres plus difficiles et plus coûteuses. On peut juger de ses vues sur l'Égypte par la persévérance qu'il mit, pendant sept ans, à empêcher la publication du grand *Atlas géographique*. Cependant il n'est pas inutile d'observer que, le 27 janvier 1807, étant à Warsovie, il l'avait au contraire approuvée. Une mesure expresse, qui date de la fin de 1807, ordonna de mettre sur-le-champ tous les cuivres sous le scellé. La carte devait rester un secret d'état, jusqu'à ordre contraire. La commission d'Égypte fit depuis de vaines démarches pour obtenir que cette collection fût jointe à son ouvrage; rien ne put faire fléchir la résolution prise, et ce ne fut qu'à la fin de 1814 qu'une ordonnance royale autorisa cette publication.

Page 320. — *Entretien des ouvrages publics.*

Six ans d'une guerre intestine avaient détourné les gouverneurs de l'Égypte des soins qu'exigent les digues, les canaux, les mosquées et les édifices publics. Mohammed-Aly fut le premier qui porta son attention sur cette partie importante de l'administration, et c'est là aussi une des sources de la gloire qu'il s'est acquise. A peine l'Égypte était-elle sinon pacifiée, du moins un peu plus paisible, qu'il s'occupa de l'entretien des canaux. Toujours aux expédiens pour procurer aux troupes leur solde; obligé d'envoyer à Constantinople de grosses sommes d'argent; enfin ayant épuisé tous les moyens de rigueur vis-à-vis des Coptes et des corporations, il sentit bien qu'il fallait appeler à son aide les ressources de l'agriculture, et que son intérêt le plus pressant était de rétablir la navigation intérieure, et de procurer l'irrigation aux terres éloignées du Nil.

Le canal de Menouf, fermé par Mohammed-Aly en 1807, était un des plus considérables de l'Égypte. Sur ce canal et sur ses rapports avec les branches de Damiette et de Rosette, lisez l'in-

téressant mémoire de M. Lepère aîné, relativement au canal des deux mers, 2ᵉ section. (*Description de l'Égypte, état moderne*, tom. Iᵉʳ.)

Page 322. — *Droits sur le commerce.*

La situation déplorable des finances de l'Égypte, et l'obligation impérieuse de pourvoir à la solde des troupes, furent l'origine du monopole tant reproché à Mohammed-Aly. D'autres moyens lui eussent procuré plus de ressources, et évité les pertes que ce système a entraînées. Après avoir débuté par le monopole des tabacs, il en est venu à faire travailler, pour son compte, tous les tisserands de l'Égypte.

Page 323 et suivantes. — *Réponse de Mohammed-Aly aux plaintes des cheykhs.*

On ne peut s'empêcher d'être frappé de la présence d'esprit et de la fermeté qui éclatent dans les paroles du vice-roi; il semble qu'on y reconnaît le langage d'un conquérant trop fameux qui a exercé sur ses contemporains une si grande influence, par le seul ascendant de son caractère et de sa politique. On remarquera encore entre eux d'autres traits de ressemblance. Le vice-roi est d'une taille plus que médiocre; ses déterminations sont subites; ses marches promptes, inopinées. Ajoutez à ces traits communs une humeur violente et emportée.

Une des causes du succès de ce prince, est, sans contredit, l'activité qu'il met dans toutes ses entreprises. A une fermeté inébranlable, à une prudence consommée, il devait encore joindre, pour réussir comme il l'a fait, une résolution vive, une exécution rapide. Les événemens qui ont précédé l'exil de Seyd-Omar, peignent parfaitement le caractère du vice-roi, et donnent la clef de tout ce qui est arrivé depuis.

Page 330. — *Mesure du feddân.*

Le *feddân* est la mesure agraire des Égyptiens. On en dis-

tingue de plusieurs espèces, mais le feddân légal est un carré ayant, de côté, 20 qassabs ou perches chacune de 3 m., 85 de long; en surface, 400 qassabs carrés. Le qassab contient 6 coudées dites belady et $\frac{2}{3}$, chacune de 0 m. 5775. Cette mesure est le qassab légal qui était déposé dans la mosquée de Gyzeh. Il s'ensuit que le feddân a 5929 mètres carrés. Il paraît que le fisc a raccourci le qassab, ou plutôt a réduit les diverses mesures existantes à celle dont les Coptes faisaient usage pendant l'expédition, et qui avait été diminuée pour augmenter la superficie apparente, et, par conséquent, le produit de la contribution foncière. Nous avons mesuré ce qassab copte dans la Haute-Égypte, et nous avons trouvé qu'il avait tantôt 3 m., 60, tantôt 3 m., 65. Aujourd'hui la mesure qui paraît adoptée est de 3 m., 64, et le feddân, au lieu d'en renfermer 400, n'en contient plus que 333 $\frac{1}{3}$: double diminution qui réduit la mesure agraire à 4416 m. $\frac{2}{3}$; différence avec l'ancien feddân, 1512 m., 45. Ainsi, la superficie imposable, sans avoir augmenté d'un mètre, doit rapporter au pacha environ un quart de plus, abstraction faite des différentes mesures dont on usait dans la Haute et dans la Basse-Égypte, même au temps de l'expédition française. Il faudrait avoir des renseignemens positifs sur cette partie importante de l'administration, pour se former une idée juste de l'état des choses.

Page 361. — *Massacre des mamlouks.*

Si l'on pouvait effacer cette page sanglante de l'histoire de l'Égypte, la gloire de Mohammed-Aly aurait peu à redouter l'inflexible jugement de la postérité. Les musulmans, il est vrai, ne se font pas de la gloire la même idée que nous : ils n'ont pas été élevés dans les idées de philanthropie et d'humanité. Accoutumés dès l'enfance au spectacle du sang impunément versé, ils le versent à leur tour pour leur propre salut, sans passer pour cruels, sans craindre le reproche de barbarie, sans s'accuser réciproquement de férocité. Telle est la religion de Mahomet : fondée par le glaive, elle a consacré l'empire de la violence et

l'autorité du vainqueur. La dissimulation mahométane n'est autre chose que le calcul de la faiblesse qui aspire à saisir la force nécessaire pour perdre un ennemi.

Néanmoins, au Levant comme ailleurs, on abhorre la trahison, et le meurtrier perfide cesse d'être innocent. Mais ici, le gouverneur de l'Égypte est l'instrument visible de la Porte ottomane. Si la première catastrophe des mamlouks à Aboukyr fut l'ouvrage du divan [1], comment ne pas lui attribuer la seconde? L'esprit de vengeance, implacable mais patient, caractérise la cour de Constantinople. Elle sait dorer les fers qu'elle prépare à ses ennemis, et orner de fleurs les têtes de ses victimes : malheur à qui échéoit l'office de sacrificateur, tout l'odieux est pour lui.

Quelque répugnance qu'on éprouve à contempler la scène de destruction où périrent les beys et leurs lieutenans, c'est en quelque sorte un devoir de donner au lecteur une idée juste des localités, parce que le célèbre auteur du tableau exposé, il y a quatre ans, au musée du Louvre, les a représentés d'une manière différente, contraint sans doute par les nécessités de son art. Il faut savoir que de la place de Roumeyleh, située au pied de la citadelle, et où se trouve la porte principale, jusqu'au sommet qui est occupé par le logement du pacha, on s'élève par un chemin tournant, étroit, escarpé et taillé dans le roc, flanqué de hautes maisons et de fortifications. Si l'on veut suivre, sur le plan du Kaire [2], la marche des mamlouks depuis qu'ils descendirent ce chemin, à partir de Bâb-Chirk jusqu'au moment où on ferma la porte dont nous venons de parler, on aura sous les yeux le théâtre de la sanglante tragédie du 1er mars 1811, et l'on reconnaîtra qu'il n'était possible aux beys ni de rétrograder, ni d'échapper par les côtés, ni de se développer en aucune façon. Les chevaux ne peuvent descendre ce rocher qu'au pas : l'espace manquait d'ailleurs pour que cette cavalerie se formât en bataille et présentât le front à ses ennemis; c'est pourquoi les mamlouks n'ont opposé ni pu faire aucune résistance.

[1] *Voyez* ci-dessus, page 425.

[2] *Description de l'Égypte, état moderne*, planche 26.

Page 375. — *Départ de Toussoun-Pacha pour l'Arabie.*

La guerre contre les Wahabys a été pour Mohammed-Aly un moyen de conserver son pouvoir en Égypte et son crédit à Constantinople. Aussi n'a-t-il rien ménagé pour obtenir des succès; il a eu la gloire de détruire presque entièrement une secte redoutable par trente ans de triomphe, et que rien n'avait pu dompter; par-là il s'est rendu plus nécessaire que jamais à la Porte ottomane, et il s'est débarrassé de ses soldats les plus indisciplinés.

Pour suivre les marches de Toussoun et les événemens de la guerre d'Arabie, consultez la carte itinéraire du pays de Nedjd et des contrées environnantes, qui est jointe à cet ouvrage.

Page 386 et alibi. — *Monnaies.*

La valeur des monnaies a changé considérablement en Égypte depuis vingt ans. Le talari ou piastre d'Espagne ne valait alors que 150 parats, aujourd'hui il en vaut 250, par la réduction du titre de cette petite monnaie. La pièce d'or appelée *mahboub*, de 180 parats, quoique altérée, est montée à 280, et l'ancienne vaut plus de trois fois autant qu'auparavant.

Page 386. — *Les Bedouins soumis.*

C'est un des résultats les plus marquans de l'administration de Mohammed-Aly, et les plus faits pour étonner, que la sécurité avec laquelle on parcourt maintenant les parties du pays qui sont écartées du Nil. Jadis on était exposé à être enlevé par les Arabes, dès qu'on mettait le pied dans le désert, et même au milieu de la vallée. A présent, les incursions des Bedouins sont réprimées tout-à-fait, et ces hommes paraissent avoir renoncé au brigandage; on traverse leurs camps sans crainte d'aucune vexation : ils ne s'occupent que d'élever leurs bestiaux et de les vendre dans les marchés.

Page 386. — *Les restes des mamlouks se retirent en Nubie.*

En se réfugiant dans un pays aussi pauvre que la Nubie inférieure, les mamlouks nourrissaient l'espoir de redescendre un jour en Égypte. Chassés d'Ibrim, ils montèrent jusqu'à Dongolah, pays moins dénué de ressources. Après avoir tué ou soumis les souverains de Dongolah, ils se croyaient bien établis et désormais à l'abri des poursuites du vice-roi. L'expédition d'Ismayl-Pacha les a bien détrompés, et leur a porté le dernier coup.

On peut regarder cette expédition comme le chef-d'œuvre de la politique de Mohammed-Aly. En même temps qu'il apporte un remède à l'indiscipline de ses troupes, il ruine le pays qui pouvait fournir des ressources à ses ennemis; et de plus, il y fait une levée considérable de noirs, hommes patiens, robustes, et d'une grande frugalité, dont il peut tirer en Égypte un excellent parti. L'armée française s'était également recrutée avec quelques noirs provenant de la caravane de Dâr-Four, et qui devinrent de bons soldats.

Dans cet échange de troupes, ainsi transportées à cinq cents lieues, on reconnaîtra encore une de ces pratiques familières au grand homme de guerre que Mohammed-Aly semble avoir pris pour modèle.

JOMARD.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

NOTES

SUR LE SECOND VOLUME DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE.

Page 32. — *Entrée dans le pays de Nedjd.*

Consultez, sur les limites et la nature montagneuse du pays de Nedjd, la notice géographique relative à cette contrée, et la carte jointe à l'ouvrage.

Page 49. — *Établissement de la tactique européenne dans l'armée de Mohammed-Aly.*

L'on sait, par les dernières nouvelles, que le pacha d'Égypte a réussi dans sa tentative. Aujourd'hui une partie des troupes manœuvre à la française, et personne ne murmure plus contre cette innovation. Ce prince prépare d'autres réformes non moins importantes pour le perfectionnement de l'état militaire, moyen le plus efficace de consolider son ouvrage. Son artillerie, sa marine, ses places fortes vont s'améliorer en même temps que l'administration et le gouvernement intérieur. Puisse-t-il aussi laisser au commerce et à l'industrie la liberté sans laquelle ils ne sauraient fleurir.

Page 227. — *Expédition de Nubie.*

La grande expédition de Mohammed-Aly contre la Nubie, le Sennâr et le Kourdfan, doit faire l'objet d'une relation particulière dans le Voyage de *M. Frédéric Cailliaud à Meroé, etc.* Le lecteur trouvera aussi dans cet ouvrage des détails authentiques sur les événemens militaires et sur les découvertes intéressantes qu'ils ont amenées. *Voyez* le prospectus de cet ouvrage, qui s'imprime chez M. Rignoux.

Page 230. — *Itinéraire de Dârfour.*

Suivant la description que fait Browne, dans son Voyage, de la route de Dârfour en Égypte, le nombre des jours de marche n'est pas le même; ici l'auteur parle de quarante-six jours, dont

quatorze à travers l'oasis de Thèbes ou la grande oasis. Ces résultats diffèrent l'un et l'autre de l'Itinéraire publié par M. Lapanouze, dans le quatrième volume des Mémoires de l'Institut d'Égypte, p. 86, et encore de l'Itinéraire que m'a envoyé M. le chevalier Drovetti, et qui fait partie du *Voyage à l'oasis de Thèbes*, publié en 1822 d'après les matériaux de M. Cailliaud [1]. Ces différences peuvent s'expliquer par celle de la longueur des marches, laquelle augmente lorsque les caravanes sont moins nombreuses; celles qui sont les plus chargées marchent huit heures par jour, les autres cheminent souvent pendant dix à douze heures. La caravane qui va d'Alep à la Mecque marche quarante-un jours de suite, et chaque jour, onze heures un dixième (l'un dans l'autre). Comme M. Cailliaud, pendant le cours de son second voyage, a visité l'oasis d'Ayn-Selymah et fait en cet endroit des observations, on aura, avec les lieux de départ et d'arrivée, trois points fixes pour dessiner la route de Dârfour.

Page 317. — *Population du Kaire et de l'Égypte.*

Pendant l'expédition française, la commission des sciences et arts d'Égypte s'est occupée de cette matière intéressante. On avait divisé le Kaire en huit sections, dont les commandans faisaient enregistrer tous les décès avec exactitude, en distinguant les sexes; ces régistres ont été tenus avec régularité pendant trois années. Si le temps l'eût permis, on serait venu à bout de vaincre l'apathie des naturels et leur indifférence pour cette branche de l'administration; les naissances auraient été enregistrées comme les décès, l'on aurait fait des dénombremens, et on possèderait aujourd'hui des renseignemens positifs; mais on est obligé de s'en tenir à des approximations. Les recherches auxquelles on s'est livré à cet égard pendant le cours de l'expédition, en mettant à profit la connaissance des décès et toutes les données existantes, nous ont fait évaluer la population du Kaire à deux cent soixante-trois mille sept cents individus [2], celle des villes principales à cent quarante sept mille sept cent

[1] Page 100. Quarante jours de marche par Dongolah; selon M. Lapanouze, quarante-huit jours.

[2] Extrait d'un Mémoire sur la population ancienne et moderne de l'Égypte.

cinquante, et celle du reste du pays à deux millions soixante-dix-sept mille cinq cents, total, deux millions quatre cent quatre-vingt-huit mille neuf cents cinquante. Quant aux Arabes, en supputant leur population d'après le travail de M. Jaubert (*Description de l'Égypte, Ét. moderne*, t. II, p. 249), nous avons évalué leur nombre à cent-trente mille au moins.

Selon M. Mengin, le nombre des Arabes combattans (cavaliers et fantassins) est d'environ quarante-deux milles; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de notre calcul : à l'égard des Égyptiens, son intéressant tableau sera le sujet de quelques remarques. La population des villes et villages, le Kaire excepté, s'élève aujourd'hui à deux millions trois cent quatorze mille quatre cents individus, c'est-à-dire quatre-vingt-neuf mille cent cinquante de plus que nous ne l'avions supposé en 1800, ce qui n'a rien de surprenant après une dixaine d'années d'un gouvernement stable.

M. Mengin ne compte en nombre rond que deux cent mille âmes au Kaire, à raison de huit personnes par maison; mais en même temps, il ajoute que le nombre de ces maisons, réduit en 1820 à vingt-cinq mille, était en 1800 de vingt-huit mille, ce qui augmente de vingt-quatre mille individus la population de cette époque. En outre, nous pensons que le compte de huit personnes par maison est trop faible et que ce nombre est plus près de dix que de huit.

Page 331. — *On ne remarque chez les Turks aucun monument de bienfaisance.*

Ce fait a besoin d'explication. Si l'on entend par monument de bienfaisance les hôpitaux et les divers établissemens formés en Europe pour la distribution des secours gratuits, il y en a peu sans doute en Égypte; mais il ne faudrait pas en conclure que les musulmans ne sont pas charitables : Les mœurs et les usages des habitans des villes d'Égypte suffiraient pour prévenir cette erreur. La pitié est chez eux un sentiment naturel et même dominant. D'ailleurs le nombre des établissemens de bienfaisance n'est pas aussi petit qu'on pourrait le croire; le Kaire possède plusieurs *tekyeh* ou maisons gratuites, fondées à perpétuité,

où les étrangers sont reçus et les malades traités; quant au mouristân, il est plus spécialement affecté au traitement des aliénés. On doit aussi compter au nombre des établissemens de bienfaisance une multitude de fontaines, citernes et abreuvoirs publics dont la ville du Kaire est ornée; il existe des fondations au moyen desquelles ces lieux sont perpétuellement remplis d'eau apportée du Nil, pour l'usage de la population et des étrangers. Ces monumens sont appelés *sybyl*, et presque toujours la même fondation comprend une école gratuite, établie au-dessus de la citerne.

Page 338. — *Mesure du feddan.*

Ce qui est rapporté ici, sur la mesure du feddan, paraît, au premier abord, en opposition avec le passage du premier volume, p. 330, et à la note de la p. 447 : il est nécessaire d'expliquer cette contradiction apparente. L'ancien feddan était un carré de vingt *qassabs* de côté, chaque qassab ou perche légale ayant 3 m. 85 c. de longueur; ce qui faisait, pour la superficie du feddan, 400 qassabs carrés, ou 5929 m. carrés.

La perche a été réduite successivement à 3 m. 64 c., puis à 3 m. 55 c., et le feddan actuel ne renferme que 333 qassabs $\frac{1}{3}$; ainsi la mesure agraire n'équivaut plus qu'à 4200 m. $\frac{8}{10}$. Cette surface diffère donc de l'ancienne, dans le rapport de 4200,8 à 5929; tellement que le moultezim qui payait le myry de cent feddans anciens, jouissait, avant la réforme du pacha, de cent quarante-un; pour arriver au double, ainsi qu'il est dit p. 338, il suffit d'ajouter le bénéfice de la fraude.

Page 345. — *Agriculture de l'Égypte.*

Le lecteur qui voudra connaître l'état de l'agriculture au commencement du dix-neuvième siècle, trouvera d'amples renseignemens dans le Mémoire de M. Girard sur l'industrie, le commerce et l'agriculture, dans le deuxième volume de l'*État moderne de la description de l'Égypte*. Imprimerie royale.

Page 393. — *Propriété tinctoriale du henneh.*

Les chimistes de l'institut du Kaire ont fait des expériences sur la plante appelée henneh, *lawsonia inermis* de Linné, et

ils ont reconnu, 1° qu'elle abondait en matière colorante; 2° qu'elle procurait aux étoffes une couleur fauve, d'une nuance agréable. Cette couleur est solide, surtout sur la laine; lorsqu'on fait usage des mordans appropriés, c'est-à-dire qu'on emploie l'alunage et le sulfate de fer, on obtient des tons bruns solides. Voyez *la décade égyptienne*, t. II, p. 64, où sont imprimées les recherches de M. Berthollet et de M. Descostils, sur le henneh.

Page 438. — *Longueur du Dera'h ou Pyk.*

Entre le pyk Stanbouly ou *coudée de Constantinople*, et le pyk Belady ou *coudée du pays* (c'est-à-dire de l'Égypte), le pyk Hendazeh tient le milieu. Cette coudée sert particulièrement à mesurer les étoffes et les toileries de l'Inde; sa longueur est de six cent vingt-sept millimètres.

Nota. Le pyk Belady est égal à cinq cent soixante-dix-sept millimètres et demi, et non à six cent soixante-dix-sept, comme il est porté par erreur à la p. 438 du second volume.

Page 532. — *Expédition de So'oud contre l'Irâq arabique.*

C'est en 1798 que le Pacha de Bagdad fit sa première expédition contre les Wahâbys; la seconde, qui eut lieu en 1805 et n'eut pas beaucoup plus de succès, n'est pas mentionnée dans le *Précis de l'Histoire des Wahâbys;* c'est elle, sans doute, qui porta So'oud, en 1807, à diriger une attaque contre Machhad. (Voyez l'*Histoire des Wahâbys*, par M. de Corancez, p. 60.)

NOTE SUR L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION EN ÉGYPTE.

Il ne serait pas très-difficile d'obtenir en Égypte un succès rapide sous le rapport de l'instruction élémentaire; on serait favorisé non-seulement par l'intelligence des naturels et l'aptitude précoce des enfans, mais par une circonstance particulière qui est très-heureuse Dans les écoles, dont nous avons parlé plus haut, le maître fait usage d'une méthode qui facilite singulièremment l'étude de la lecture et de l'écriture. Au lieu d'enseigner isolément à chaque élève, il dicte à tous à la fois, et il les fait lire simultanément. Les enfans n'écrivent point avec la plume et l'encre, mais avec de la craie et sur des planchettes

en bois noir, solides et légères. Ils lisent à haute voix, tous en mesure et au signal du maître; et de plus, ils écrivent la leçon en la prononçant; cette prononciation est cadencée comme les mouvemens des élèves. Le procédé égyptien a de l'analogie avec la *méthode simultanée* que l'abbé Delasalle a introduite en France il y a plus d'un siècle. Les écoles du Kaire ont été ailleurs l'objet de quelques remarques, et nous y renvoyons [1], l'objet principal étant ici de parler d'une tentative faite par le vice-roi d'Égypte, pour répandre l'instruction. Il y a trois ans que l'on a vu à Paris un officier de ce prince, appelé *Osmân-Effendy Noureddin*, dont la mission était de recueillir en Italie, en France et en Angleterre les notions propres à développer la civilisation. Il y a rassemblé des livres et des instrumens, et a emmené des artistes. A son retour, le pacha lui a confié la direction d'une grande école fondée à Boulâq, où les jeunes gens apprennent le dessin et les mathématiques. Une bibliothèque est attachée à l'établissement. Les élèves y reçoivent des leçons de langue française et de langue italienne, afin de pouvoir lire les ouvrages imprimés dans ces deux idiômes. Si une pareille fondation est maintenue quelques années seulement, on doit en espérer de prompts effets pour l'avancement des arts; l'adresse et l'intelligence propres aux naturels sont un excellent fonds qu'il ne s'agit plus que de féconder [2]. Puissent les successeurs de Mohammed-Aly continuer son ouvrage et restaurer la malheureuse Égypte!

[1] *Abrégé de la méthode des écoles élémentaires.* Paris, 1816, in-12, avec fig.

[2] Parmi les moyens de faire naître le goût de l'instruction, nous indiquerons comme très-efficaces l'impression et la distribution de petits livres lithographiés en arabe, renfermant les notions les plus élémentaires des arts mécaniques et de l'agriculture. Un livret arabe, imprimé à Londres vers 1817, a été porté de Malte sur la côte d'Afrique. Nous ignorons les résultats de cette tentative; mais les Égyptiens préféreront long-temps l'écriture ou son imitation aux caractères des livres qui sortent de nos presses. Nous avons eu de fréquentes occasions, pendant l'expédition d'Égypte, d'observer la répugnance des Musulmans pour les proclamations et les livres imprimés en arabe.